

DÉTECTIVE

La lignée sanglante



Dans un des casiers de la Morgue git maintenant le secret du prince Edgar de Bourbon-d'Este, bâtard de François-Joseph, aventurier, qu'une Espagnole tua dans un hôtel des Halles.

(Lire, pages 8 et 9, le reportage sensationnel de notre collaborateur Marcel Montarron.)

AU SOMMAIRE (Police de l'eau, par G. Strem. — Le moulin du remords, par Jean Blanchard. — Avec les évadés du bagne, par Marius Larique. — Les « camou-
DE CE NUMÉRO flées », par M. Lecoq. — Le retour du proscrit, par M. S. — Amour de gitane, par J. Castellano. — Tueurs de rois, par G. Altman.

Le supplice illégal

N vient d'exécuter un meurtrier, dont la condamnation à mort remontait à cinq mois. A cette nouvelle, la Ligue des Droits de l'Homme a saisi d'une protestation les pouvoirs publics, demandant, tant que ne serait pas aboli le châtiment qui répugne à la conscience humaine, que soient abrégées les souffrances de l'être, si misérable soit-il, auquel on n'a pas le droit de faire subir, avant de le guillotiner, le supplice de cette attente atroce.

Là-dessus, des humoristes professionnels ont trouvé matière à raillerie ; ils se sont gaussés de la Ligue des Droits de l'Homme, vieille dame aux allures parfois audacieuses ou excentriques, et dont toutes les interventions ne sont pas également judicieuses. Celle que nous commentons aujourd'hui nous apparaît, au contraire, comme le rappel, à l'Autorité qui semble l'avoir mécon nue, d'une élémentaire décence.

Condamner un homme à mourir et le laisser cent cinquante jours dans une cellule, les fers aux pieds, traqué et surveillé comme un fauve, dans un état qui est une sorte de transition entre la vie et la mort, n'est pas digne d'une société civilisée.

Il ne s'agit pas aujourd'hui de discuter de la peine capitale : les criminalistes les plus rigoureux, les sociologues les moins suspects de sensibilité, la grande voix de l'opinion publique enfin — le dernier concours de *Détective* en a apporté la preuve décisive — ont flétri ce châtiment d'un autre âge et dont l'efficacité est des plus contestables.

Nous voulons seulement, tenant compte de l'état actuel de notre législation, en assurer l'application de la manière la moins choquante. Or, qui n'a pas ressenti, au fond de soi-même, une impression pénible, en lisant, dans les quelques lignes d'un fait-divers de province, l'exécution capitale qui avait eu lieu, si l'on ose ainsi s'exprimer, à retardement.

Châtiment répugnant, mais qui est inscrit dans le code ; si on l'applique, qu'on le fasse, du moins, sans ajouter à son horreur.

Et si l'on revient à des notions plus « terre à terre », en recherchant comment un délai aussi long s'est écoulé et à la suite de quelles délibérations, on en arrive à cette conclusion que tout ce temps, ces journées et ces mois pendant lesquels l'homme condamné a pu entrevoir une lueur d'espérance n'ont été employés qu'à une besogne vaine.

Sait-on ce qui se passe dans la pratique ? Après l'arrêt de la Cour d'assises, c'est la procédure devant la Cour de cassation ; procédure qui ne traîne pas : trente à quarante-cinq jours environ. Mais ensuite ? Ensuite, c'est au tour de la commission des grâces... Et c'est ici que commencent le piétinement et l'attente inutiles.

A quoi sert, en réalité, cette commission ? Composée des trois directeurs du ministère de la Justice, de quelques autres hauts fonctionnaires de la Chancellerie, elle examine le dossier. A quoi bon ? En fait, seuls comptent l'avis du président de la Cour d'assises et celui de l'avocat-général qui a soutenu l'accusation, mais surtout celui du président. Et c'est très bien ainsi : car le magistrat qui a dirigé les débats, qui a vu l'accusé, entendu les témoins, suivi personnellement toutes les phases du procès et en a arbitré impartialement le cours, est plus qualifié que des fonctionnaires, qui n'ont sous les yeux que des documents sans vie pour décider du destin du condamné.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, c'est l'avis du président des assises qui dicte sa décision au chef de l'Etat.

Alors, qu'on simplifie toutes ces formalités, qu'on abrège ces délais et qu'on supprime, pour l'étude des dossiers de condamnés à mort, le rôle d'un organisme inutile.



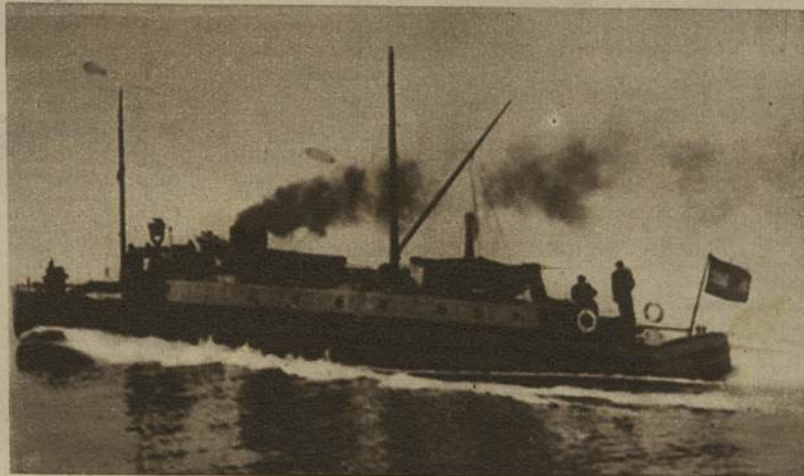
Le Suédois Ole Olsen était aussi réputé qu'Al Capone.

UR les grands fleuves navigables, le long des côtes, ou au large, à chaque point des nombreuses frontières marines nouvellement créées par la guerre, la police de l'eau veille en permanence.

Tous les jours, et surtout toutes les nuits, des myriades de petits bateaux circulent le long des rives et des côtes afin de surprendre les pêcheurs sans permis de pêche, boucaniers dans les concessions d'autrui, qui menacent d'effaroucher les poissons, d'avilir les prix des produits de la mer et de créer l'anarchie sur le marché.

La police de l'eau a la charge de protéger les consommateurs en examinant, par surprise, sur les bateaux de pêche, les poids et mesures utilisés pour vérifier si l'acheteur n'est pas trompé.

Elle communique encore les observations les plus diverses à la police de la terre, avec laquelle la T. S. F. la maintient en contact permanent.



Le Brummer, vapeur de la police de l'eau allemande, livre une chasse ardente aux contrebandiers.

C'est aussi les policiers de l'eau qui donnent des informations sur les migrations des bandes de poissons, sur la hauteur de l'eau et même sur diverses observations scientifiques.

Mais, à côté de ces besognes quotidiennes et qu'on pourrait qualifier de tout repos, il incombe à la police de l'eau des tâches plus difficiles et plus dangereuses : notamment, celle de la surveillance et de la poursuite des contrebandiers.

L'Europe, elle aussi, a ses bootleggers dont l'audace ne le cède en rien à celle de leurs collègues américains. La mer du Nord et la Baltique, particulièrement sont comme des bouillons de culture de la contrebande. Aussi, une convention internationale fut-elle conclue à Helsingfors, voici quelques années, aux termes de laquelle la police internationale de la mer Baltique a le droit de fouiller tous les bateaux des Etats situés sur le littoral de cette mer, dans une zone qui s'étend exactement au double du territoire des eaux de chaque pays. Ont adhéré à cette convention : l'Allemagne, le Danemark, la Suède ainsi que les Etats héritiers du démembrement de l'ancienne Russie.

Les bootleggers de la mer Baltique profitent des lacunes de cette convention : leurs bateaux arborent tout simplement les drapeaux commerciaux des pays qui ne font pas partie de ladite convention d'Helsingfors et introduisent ainsi frauduleusement des centaines de mille d'hectolitres de spiritueux dans les Etats dont ils déjouent le monopole.

Certains d'entre les bootleggers européens ont acquis une renommée digne d'Al Capone : les deux Suédois Niels Bremer et Ole Olsen, par exemple, qui avaient toute une organisation, un réseau d'agents et de complices, pour débarquer subrepticement la marchandise transportée en contrebande. Après une chasse en règle dont les phases ne durèrent pas moins d'une année, Ole Olsen fut capturé il y a quelques semaines, en Allemagne, où il venait de débarquer une énorme quantité d'alcool.

Depuis ces derniers temps, l'étoile des contrebandiers pâlit. La police de l'eau empêche, notamment, les petits bateaux côtiers qui sont tous, plus ou moins, en bonne intelligence avec les contrebandiers, de débarquer les marchandises qu'ils reçoivent de



On hisse à bord ce pavillon : c'est la sommation faite aux contrebandiers de stopper.



Le bateau policier fait une jolie cueillette de boîtes d'alcool de contrebande jetées en mer.



La police des eaux vient de dénicher un dépôt d'alcool dissimulé dans les herbes des dunes.

ceux-ci. Elle vient de faire construire des bateaux extrêmement rapides qui mettent ses adversaires dans l'impossibilité de s'enfuir. Un bateau allemand, le *Brummer*, qui fait du 55 kilomètres à l'heure, est devenu, notamment, l'épouvante des embarcations des contrebandiers, dont il a capturé un grand nombre.

Un autre élément de décadence des bootleggers européens : les difficultés matérielles d'aujourd'hui ! Les gens qui aiment l'alcool se privent-ils de leur boisson préférée ? Toujours est-il que le commerce des boissons alcooliques montre, dans tous les Etats sans exception, un fléchissement sensible.

La crise et la police de l'eau se sont ainsi révélées comme étant les meilleurs agents de la lutte contre l'alcoolisme.

G. STREM.

Le fou

Un avocat qui eut son heure de célébrité, bien oublié maintenant, avait été choisi récemment par un escroc ; l'avocat dépêcha son secrétaire, un jeune stagiaire, qui revint très ému de sa visite à la Santé.

— Monsieur, dit-il à son « patron », cet homme est fou ; pendant tout le cours de l'entretien, il s'est promené de long en large dans la salle, tenant des propos incohérents... Il n'y a pas à hésiter : il faut demander un examen mental...

Alors, le vieil avocat, jetant un regard attristé et un peu méprisant sur son candide collaborateur :

— Un examen mental ?... Mais c'est vous, mon pauvre ami, qui auriez besoin. Un examen mental. Et quand le client aura été déclaré fou, vous lui demanderez des hono raires !... Voyons, réfléchissez...

Le jeune stagiaire a réfléchi.

Boulimie

A Montréal, le propriétaire d'un restaurant ayant affiché que chacun pouvait manger à discrétion, dans son établissement, pour le prix d'un dollar, un gentleman, d'une taille colossale, entra, l'autre jour, dans ce restaurant, et consumma deux fois tous les plats du menu.

A la fin du repas, il ne voulut payer que le prix convenu de 1 dollar. Le gérant de l'établissement argua qu'il ne comptait pas, en faisant ce prix sur des monstres, mais sur des hommes à l'appétit normal...

Le tribunal appréciera qui des deux a raison.

Remèdes à la crise

Dans l'Etat d'Albany, lors du procès de Joseph Latassa, accusé de meurtre, le département, voulant faire des économies, décida que les membres du jury ne descendraient plus pour la durée du procès, dans un hôtel, mais qu'ils logeraient dans la prison départementale. Dans cette prison, on mit seize chambres, un réfectoire et une salle de bain commune à leur disposition. La nourriture des jurés n'y coûtait que 1 dollar et 15 cents par personne et par jour, tandis qu'à l'hôtel ils n'auraient pas pu se nourrir à moins de 3 dollars par jour.

On prétend que le département a ainsi économisé près de 2.000 dollars !

La crise et le crime

La dernière statistique de la prison de Sing-Sing accuse un record sur les statistiques précédentes : aujourd'hui, le nombre de ses « clients » s'élève, en effet, à 2.569, ce qui est le nombre le plus élevé depuis son existence.

L'une des causes de cette augmentation du nombre des criminels est, sans aucun doute, la crise, qu'on appelle là-bas « la dépression », et qui incite beaucoup de personnes à se détourner du droit chemin ; mais, en dehors de ce facteur, il y a aussi la vigilance plus grande de la police.

Forces brisées

Nous avons dit que, parmi les anciens champions d'Europe qui sont devenus fous, on pouvait nommer le sympathique Albert Badoud.

Nous sommes en mesure de rectifier une information heureusement controuvée. Un de nos lecteurs de Genève nous écrit en effet : « Il est incontestable que Albert Badoud a subi une grande dépression morale et physique ; du moins peut-il vivre parmi les gens en liberté. Il utilise sa connaissance du corps humain pour faire du massage à domicile. Il résiste avec courage au mal que le ring lui a laissé... »

Hélas ! Du moins la force de Badoud est-elle quand même brisée.

Publicité

de « Détective »

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

La présentation de ce numéro est de Pierre Lagarrigue.

Cette semaine, dans la collection LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES



LA GRIFFE DE CRISTAL

par l'auteur

de

DOUBLE-ZÉRO

LE MOULIN

M^{me} Grisel-Hubert avec deux de ses enfants, devant sa maison.



Verdun (de notre correspondant particulier).

Le premier des drames de Rarécourt fut rapide. Rarécourt est situé au bord de l'Aire, à trente kilomètres de Verdun. C'est une des rares agglomérations de ce pays tourmenté que les obus aient épargnées pendant la guerre. Un moulin fait entendre son tic-tac joyeux à la sortie du village. Les pêcheurs y sont nombreux qui jettent leur ligne dans un bief aux eaux bleuâtres. On n'y est point accoutumé aux drames.

Voici ce qui se passa. Tout près du moulin, au-dessus du bief, deux jeunes enfants du pays, Roger Grisel-Hubert, âgé de neuf ans, et son camarade Marcel Gillet, âgé de onze ans, jouaient sur la rive et pêchaient quand ils se disputèrent.

— Allons-nous-en ! murmura Marcel Gillet.

Grisel-Hubert répliqua :

— Va-t-en si tu veux ; moi, j'ai bien le temps de rentrer.

— Viens, te dis-je, s'écria Marcel Gillet.

Il n'obtint pas de réponse. Grisel-Hubert ne voulait pas interrompre ses jeux.

Que se passa-t-il ? Il y eut une courte bataille. Roger écrase un poisson sur la frimousse de Marcel qui saisit son ami à bras-le-corps. Il le maintient au-dessus de l'eau. Il paraît jouer avec le danger. Ses forces l'abandonnent. Et voici que son camarade pousse un cri. Maintenant, un petit corps



La première victime, le petit Roger Grisel-Hubert, et ceux qui le pleurent.

flotte sur l'eau, qu'il plisse d'ondes.

On vit Grisel-Hubert essayer de nager jusqu'au milieu du barrage qui est profond de plusieurs mètres et réputé dangereux. Puis, seulement, les ondes surnagèrent. Et les eaux dormantes de l'Aire reprirent bientôt tout leur calme.

Marcel Gillet était resté sur la rive. Il avait vu son ami s'enfoncer dans l'eau glauque que frappait avec monotonie la roue à aube du moulin. Il était resté là impuissant. Quand le petit corps eut disparu, il tendit les bras, poussa un faible cri, et, comme obsédé, revint au village, évitant les

passants. Il regagna sa maison où il s'enferma.

Sa mère, une paysanne, était occupée à des travaux de culture et ne rentra qu'à la nuit. Elle ne vit pas l'enfant tout de suite. Elle l'appela. Il ouvrit la porte et vint se blottir contre elle, le front bas.

Alors commença la confession qui devait provoquer tous les autres drames de Rarécourt.

— Qu'y a-t-il ? Qu'as-tu fait ? interrogea Mme Gillet.

Marcel hésita pendant un long moment. Enfin il lui dit :

— J'ai jeté Roger dans l'eau.

— Eh bien ? questionna Mme Gillet, anxieuse.

— Nous jouions près du moulin, reprit Marcel ; il est tombé à l'eau et je ne l'ai pas revu.

La soirée fut particulièrement longue. L'enfant revenait vers sa mère, lui avouant son remords. Elle, réfléchissait. Enfin, elle le frappa. A coups de poing, comme une possédée. Sa décision était prise. Elle ordonna :

L'enfant avait le visage crispé ; la terreur habitait ses yeux. On le vit franchir les rangs, comme halluciné, s'approcher de l'enfant mort et fondre en larmes. Il criait des mots que les sanglots étouffaient dans sa gorge.

— C'est moi... J'ai fait ça... Je l'ai poussé... Je ne l'ai pas fait exprès... Il s'est noyé...

■ ■ ■

Nul ne pensa à faire du mal à l'enfant. Sa mère, accourue, le ramena chez eux par les épaules. Elle ne paraissait pas moins surexcitée. Le drame qui bouleversait leur vie les écrasait du même poids.

C'est là que les gendarmes les retrouvèrent. Ils s'installèrent à côté d'elle, dans la petite cuisine nue. Ils la dévisageaient sans passion, mais sans indulgence aussi.

— Vous connaissiez la vérité, pourquoi ne l'avez-vous pas dite ?

Mme Gillet gémissait :

— Il a parlé, c'est vrai, mais on ne fait pas toujours attention à ce que disent les enfants. Je n'aurais jamais cru ça, jamais !

L'interrogatoire prit plusieurs heures. Il se poursuivit sans difficulté. L'enfant et la femme avouaient tout ; d'ailleurs, qu'auraient-ils pu cacher ?

On les laissa en liberté ; mais, derrière les gendarmes, les habitants de Rarécourt aperçurent deux silhouettes qui gagnaient les champs. Mme Gillet et son fils reprenaient le chemin du bord de l'eau, le che-



Un moulin fait entendre son tic-tac à la sortie du village et les pêcheurs jettent leurs lignes dans son bief aux eaux bleuâtres.

— Tais-toi. Tais-toi. Il faut te taire...

Pendant ce temps, on s'inquiétait de la disparition de Roger Grisel-Hubert. Ses parents, eux aussi occupés aux champs, furent anxieux quand ils ne le retrouvèrent pas, en rentrant, le soir. Ils parcoururent le pays. Avait-on vu leur enfant ?

Les paysans quittèrent leur demeure. Des groupes suivirent tous les chemins. On appelait le disparu.

La nuit angoissante se dissipa enfin, et ce fut l'aube, mais Roger Grisel-Hubert n'était pas revenu.

Il y eut, vers le matin, une sorte de congrès extraordinaire des habitants de Rarécourt, dans la maison du docteur Fagot, maire du pays. Le garde champêtre y assistait et les gendarmes. Qu'allait-on faire pour retrouver l'absent ? Quelqu'un proposa de vider le bief du moulin. Cette proposition fut unanimement partagée. Le groupe se rendit au bord de l'Aire. Les vannes du bief furent ouvertes. Bientôt, un petit corps apparut. On avait retrouvé Roger.

— Le voilà, c'est lui ! crièrent les paysans.

Tout le village était accouru sur la rive et, parmi les badauds, au premier rang, Marcel Gillet.

min qu'avait suivi Roger Grisel-Hubert, avant de mourir...

■ ■ ■

Des gens du village ont vu la scène.

Mme Gillet et l'enfant arrivent devant le bief du moulin. Ils s'approchent. La mère entoure brusquement l'enfant de ses bras, et l'enfant, effrayé, essaye de s'arracher à l'étreinte. Mais elle est la plus forte. Elle l'entraîne sur le pont qui domine le bief ; elle le soulève, comme si ses forces étaient brusquement multipliées. Deux corps ont franchi le parapet, on les voit se débattre dans l'eau dormante, flotter un instant, puis disparaître en même temps que s'élève un cri désespéré, le cri de la mère qui voit son enfant couler à fond et qui coule, elle aussi. L'appel déchirant d'un pêcheur alerte les rares gens qui sont aux abords de la rive.

— Venez vite, ils se noient !

Une barque fend l'eau. Un

pêcheur se penche, il saisit un cadavre : c'est celui de l'enfant.

Sur la terre ferme, des paysans interrogent :

— Vit-il encore ?

L'homme élève ses bras et son visage révèle une expression désespérée. Il n'y a plus rien à tenter. Marcel Gillet a donné sa vie en échange d'une autre vie...

■ ■ ■

On ramena les deux cadavres au village. Ce fut une triste procession. De maison en maison, les paysans se répétaient la nouvelle :

— Marcel Gillet et sa mère se sont tués !



M. Sertlet (à droite) et M. Revault (à gauche), repêchèrent les deux cadavres.

On les transporta à la mairie, mais à peine étaient-ils étendus que de nouvelles rumeurs vinrent renforcer l'atmosphère du drame.

En effet, la mort qui était entrée dans la maison des Gillet paraissait n'en plus vouloir sortir.

Quelle est donc cette ombre que l'on voit traverser le jardin, accrocher une corde à un arbre, s'y suspendre et se débattre dans le vide, offrant une image d'épouvantail ? C'est Mlle Gillet, la sœur de Marcel. Une jeune fille de dix-huit ans que le désespoir semble avoir frappée de folie. On accourt. Un homme solide coupe la corde. La jeune fille est sauvée.

Mais, dans le village, une nouvelle poursuite s'engage ! On essaye vainement de retenir le chef de la famille des Gillet, un paysan trapu, qui prend le chemin des deux désespérés, distance les gendarmes et atteint bientôt la rivière. Il franchit le bord ; des mains puissantes s'accrochent à ses vêtements, le font flotter. Le voici bientôt étendu sur l'herbe humide.

Il reprend vie. Ses yeux s'ouvrent. Il ne remercie pas ceux qui l'ont sauvé. Il se soulève, se penche sur les eaux que la roue du moulin continue de battre. Il murmure obstinément :

— Moi aussi, je veux mourir !

Jean BLANCHARD.



A son tour, le chef de famille, Auguste Gillet, voulut se jeter à l'eau.

DU REMORDS

V. - L'EXPÉDITION ⁽¹⁾

RIGAUT se leva pour aller chercher un troisième litre de tafia. Lui qui ne buvait que du lait de buffle, prenait, ce soir, des punchs « fadés ». A présent même que je l'ai quitté depuis longtemps, je ne peux croire que seule l'arrivée de Crocodile le troublait ainsi. Il était trop maître de ses nerfs qu'il contrôlait exactement, il était trop fier aussi et trop courageux pour qu'un simple événement comme celui-là le prit au dépourvu et l'abattît. Je crois bien plutôt, maintenant, qu'un de ses nombreux indicateurs de la brousse — Indien chasseur, maraudeur de l'or ou libéré balatiste — l'avait averti du danger que courait son camp.

Et, ce soir, il cherchait à s'étourdir plus d'anecdotes que de tafia.

— Nous avons eu encore des ennuis quand Mme Lebtond, qui tenait une cantine entre Mammanbury et Kourou, fut assassinée par l'Arabe Mohamed ben Hamida qui était venu, une nuit, lui demander l'hospitalité et qui avait profité de son sommeil pour l'égorger. Des ennuis, nous en avons eu quand les dix-huit évadés arabes, réfugiés dans la région de Morpiau, eurent attaqué une pirogue chargée d'or. Nous en avons eu encore après les six assassinats des concessionnaires arabes, assassinats commis pourtant loin d'ici, dans la région de Saint-Maurice, près de Saint-Laurent-du-Maroni. Le coupable était, dit-on, un nommé Frappier. Ce que je sais bien, c'est qu'après tous ces crimes, le terrible Bauer, de la gendarmerie de Saint-Laurent, a fait, un peu partout, des coups de sonde qui font refluer vers nous d'autres évadés qu'on ne sait comment nourrir ni à quoi utiliser.

« Toute histoire a des répercussions sur notre camp. Crocodile aurait pu se tenir tranquille. Tu me dis, Bernard, que c'est un vieux poteau. Je le garde donc, mais tu verras que l'assassinat du Saramaka ne va pas nous porter bonheur. Qu'est-ce que je demande, moi ? Faire du balata ; descendre, à Saint-Laurent ou à Cayenne, quelques peaux de bêtes, des papillons et assez d'or pour acheter des armes et des munitions. Pour le reste, tu as vu mes buffles, mes poules, mes cochons noirs, les négresses qui nous suffisent, et tu as vu que nous n'avions plus devant les yeux le revolver du surveillant, ni sous les pieds le ciment de Saint-Joseph. Nous sommes libres... »

Ses yeux brillèrent. Nous venions de vider le troisième litre de tafia.

Il dit encore, d'une voix sourde :

— Mais, s'il le faut, nous défendrons chèrement cette liberté...

L'Européen libre fourvoyé en Guyane a son emploi du temps commandé par le « Grand-Courrier » — c'est ainsi que, pompeusement, on nomme le petit vapeur de la Compagnie Transatlantique qui se charge de transporter les hommes libres de Fort-de-France à Cayenne. Bien qu'il n'ait pas de hâte à faire ce parcours, s'arrêtant partout : à Paramaribo, à Démérara, à Sainte-Lucie, à Trinidad, ce bateau n'en est pas moins exact à partir, au troisième coup de la sirène, pour les Antilles françaises. Il ne souffrirait pas le plus léger retard. Malheur à vous, si

vous laissez passer l'instant où l'on relève la coupée. Vous serez condamné à un mois de bague supplémentaire sur la terre rouge de Guyane.

Aussi m'a-t-il fallu briser mon apprentissage de « broussard ». Une carrière s'ouvrait devant moi, riche d'aventures terrifiantes, de privations sans nombre, d'indéfinissables souffrances. J'ai préféré, à cette vie héroïque, la grise existence des civilisés. J'ai laissé, un matin, sur leur plateau que presse, de mille lianes, la brousse, les misérables qui vivaient là, comme des bêtes. J'ai laissé ma raclette et l'outre à demi pleine de latex rosé. J'ai laissé derrière moi des hommes qui ne lisent jamais, qui jamais ne liront plus un livre déchirant, une lettre de femme ; des hommes qui vivent retranchés de tous pour avoir voulu vivre libres, et cependant qui sont traqués encore. Ils ne cher-

et leur misère ; j'ai dit l'exploitation quotidienne dont ils sont l'objet. A peine a-t-on amélioré l'ordinaire des forçats, et j'ai le remords d'avoir laissé, malgré l'impartialité de mon enquête, un peu plus de haine dans le cœur des surveillants contre les bagnards dont certains ont été déjà sévèrement punis par Sontag, pour avoir commis ce crime, plus grand que celui pour lequel ils étaient là, d'avoir « renseigné le journaliste ». A ceux de Cayenne, à ceux de Saint-Laurent, j'avais laissé l'espérance. Aux évadés de la brousse, je n'ai laissé qu'un peu de regret. D'avoir vécu, durant trois jours, au milieu d'eux, à changer leur monotone et triste vie. Ils ne comprennent pas bien ce que je suis venu faire parmi eux ; de confiance, ils me gardent pourtant une touchante reconnaissance. Ils n'osèrent pas tous, ce matin-là, me serrer

voulut nous reconduire jusqu'à la où les deux Boschs nous attendaient.

■ ■ ■

Ce n'est que bien longtemps après le départ de la Guyane que l'expédition fut décidée.

Les évadés d'un autre camp s'étaient plus contentés d'échanger des indigènes du balata ou de l'or cher des vivres, mais ayant pillé des pirogues et attaqué des pirogues chargées d'or, de balata et de vivres, des rapages furent faits au gouvernement de la Guyane qui s'émua.

Une expédition armée fut décidée. Elle avait pour objectif la Haute-Mana et était dirigée contre les évadés des pirogues d'Organabo et d'Iracoubo, mais aussi, les cinquante-huit évadés de la Montagne de Fer, en liaison avec les évadés des montagnes de Plom et d'Iracoubo où plus de cent hommes sont réfugiés.

C'est le rapport d'un commis des travaux publics, M. Effilier, qui m'en a parlé. C'est la force armée. Technicien habile, M. Effilier avait été chargé de jalonnez le tracé d'Iracoubo à Mana car, malgré les sévères mécomptes et de pitoyables résultats, on ne désespère pas en Guyane d'ajouter encore quelques kilomètres à vingt lieues de route qu'en 65 ans de bague on a réussi à creuser. Donc M. Effilier était là pour continuer la route coloniale n° 1, d'aussi près que la situation en Guyane que l'expédition de Kourou. Il avait déjà fait quelques mètres dans la brousse, lorsqu'il se va nez à nez avec des évadés qui sans doute se ravitaillaient chez un Indien ou chez des libérés du voisinage. Il faut convenir que la mission de filer commençait dangereusement, cette rencontre faisait mal augurer des suites de l'entreprise. On vient pointer une route ; on tombe sur de terribles sur d'affamés ennemis. Il y a à dégoûter n'importe quel ingénieur travaux publics ; surtout en Guyane le commis de travaux n'est guère mévu des forçats que les surveillants taires, bien qu'ils se tiennent — dis à leur louange — en dehors des propriétés du bagne et qu'ils soient — ou presque tous — de braves gens utiles à la colonie, honnêtes et qui un dur métier, dans des conditions froyables et avec des moyens de fortune.

M. Effilier fit ce que tout homme eût fait à sa place : il battit retraite et, lorsqu'il fut rentré à Iracoubo, il rédigea un rapport circonstancié.

C'est à peu près vers le même temps que l'adjudant de gendarmerie Labrière, de Saint-Laurent-du-Maroni, reçut diverses plaintes : des pirogues avaient été attaquées et



Il est difficile de discerner un carbet au milieu de la brousse...

Or, dans ce carbet, il y a généralement un homme et un fusil.

chaient même pas, comme tous les forçats de Cayenne ou de Saint-Laurent-du-Maroni, à me glisser une supplique pour leur député ou pour le ministre. Les autres croyaient encore que je pouvais leur être utiles et ce leur soutien leur confiance. De bonne foi, ils avaient à peu près oublié leurs crimes ou du moins croyaient-ils qu'ils avaient assez souffert pour pouvoir crier grâce. Ils ne se doutaient pas, lorsqu'ils me disaient : « Nous avons assez payé », qu'on ne paye jamais le sang versé et ils ne se doutaient pas que, à dix mille kilomètres d'eux, personne ne les plaignait, personne ne s'intéressait à leur lamentable expiation, et qu'il n'était au pouvoir de personne d'apitoyer sur leur sort les journalistes, les juristes, les écrivains, les penseurs... Dans mon livre *Les Hommes Punis*, j'ai décrit exactement, scrupuleusement, leurs faiblesses

la main — car, au bagne et dans la brousse, on perd l'habitude de serrer la main — mais je sentais bien leur émotion. Drouet ne voulait pas me laisser partir ; Le Youdec plaisantait : « Vous ne devriez pas vous en aller avant d'avoir rempli de gomme votre estagnon » ; Crocodile s'était emparé de ma musette et, armé d'un sabre d'abatis, farouche, il s'offrait à me porter pour que je puisse, sans peine, traverser les mauvais coins de vase. Presque tout le camp était là. Les balatistes avaient abandonné les arbres laiteux ; les papillonnistes laissaient folâtrer les beaux papillons ; les chasseurs avaient donné repos à la faune de la forêt. Sigaut

ÉVA
Un reportage
de Marius

AVEC LES

Aux tirailleurs, armés jusqu'aux dents, on désigne comme cible la retraite des évadés.



(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 196.

illées par des évadés ; des carbets d'In-
mens avaient été détruits.

Quand le gouverneur Bouge reçut, à
Cayenne, les rapports du commis et du
gendarme, il estima que la situation ne
pouvait durer. Il dut penser qu'il ne res-
tait pas trop de travailleurs libres en
Guyane et que, s'ils étaient menacés dans
leurs biens et sur leurs personnes, il n'y
aurait bientôt plus du tout. Il dut en-
treprendre dans une violente colère, d'autant
plus que, bien moins que son
prédécesseur, le gouverneur Siadous, M.
raponge se souciait du sort des transportés.
Il décida qu'il fallait purger la Guyane
des évadés et il signa l'ordre de réquisi-
tion à la force armée.

Parbleu ! il ne s'agissait que d'un coup
de plume. Mais l'exécution de cet ordre
fut, en Guyane, difficile dès le début.

■ ■ ■

Les pluies incessantes, les pluies tor-
rentielles de Guyane qui changent en
une savane sèche, retardèrent
d'abord l'expédition de plusieurs semai-
nes. Ce n'est que le 6 novembre 1931, à
15 heures, que partirent de Cayenne, sur
l'*Oyapock*, à destination de Mana, qua-
rante tirailleurs sénégalais, trois gendar-
mes, l'adjutant-chef des troupes colonia-
les Mayen, le sergent des troupes colo-
niales Stéphan. Tous armés jusqu'aux
dents et propres, luisants de santé et de
bonne humeur.

Ils devaient rallier, à Mana, vingt-sept
porte-clefs qui servaient de porteurs,
trois gendarmes, neuf surveillants mili-
taires, les trois gendarmes du poste de
Mana et le lieutenant Nègre, des troupes
coloniales, chef de l'expédition.

Le 8 novembre, dans la salle d'honneur
de la gendarmerie de Mana, le lieutenant
Nègre réunit les deux chefs de colonne,
l'adjutant de gendarmerie Labarrère et
le maréchal des logis Combeau, avec qui
il arrêta les dernières dispositions. Lui,
il réservait le commandement : de la troi-
sième colonne.

Le 9, avant même le lever du jour, la
première colonne composée de deux gen-
darmes, de trois surveillants militaires,
de treize tirailleurs sénégalais, de neuf
porteurs et des guides — papillonnistes
et balatistes que l'appât d'une prime
avait fait trahir à leurs anciens compa-
gnons de chaînes — s'ébranla sous la
conduite du maréchal des logis Combeau.
Ils partaient de Mana pour longer les pis-
sions de la côte, passer à Organabo et Ina-
uba, puis remonter à la crique Pataoua
avant de revenir au point de départ.

La deuxième colonne avait
peine la colonne avait
fait — au prix
de quels

ÉVADÉS

g Larique
ius

Une colonne
de treize ti-
railleurs sé-
négalais par-
tit du village
de Mana pour
longer les
pistes raides
de la côte.

efforts — quelques kilomètres, que le
maréchal des logis Combeau fut pris
d'une telle crise de fièvre qu'il dut aban-
donner le commandement au gendarme
Varlet et rentrer à Mana.

Ce fut d'ailleurs la seule colonne qui
put atteindre ses objectifs et remplir sa
mission. En partie toutefois, car pas un
seul évadé ne fut capturé.

La colonne commandée par l'adjutant
Labarrère avait pour but la Montagne
de Fer. Elle comprenait le même effectif
que la précédente mais elle rencontra,
dans la brousse, de telles difficultés
qu'elle dut revenir sur ses pas.

Celle du lieutenant Nègre ne fut pas
plus heureuse.

Ce fut, en somme, un magnifique
échec. Les marécages, les criques qu'il
fallait traverser, les journées de canota-
ge, les sauts à franchir et, plus encore,
les marches à travers la brousse, parmi
les lianes traîtresses et les herbes hautes
qui cachent on ne sait quels dangers, la
fièvre, la soif, la fatigue, tout contribua
à cet échec.

Pas un évadé ne fut pris ; pas un,
même, ne fut aperçu.

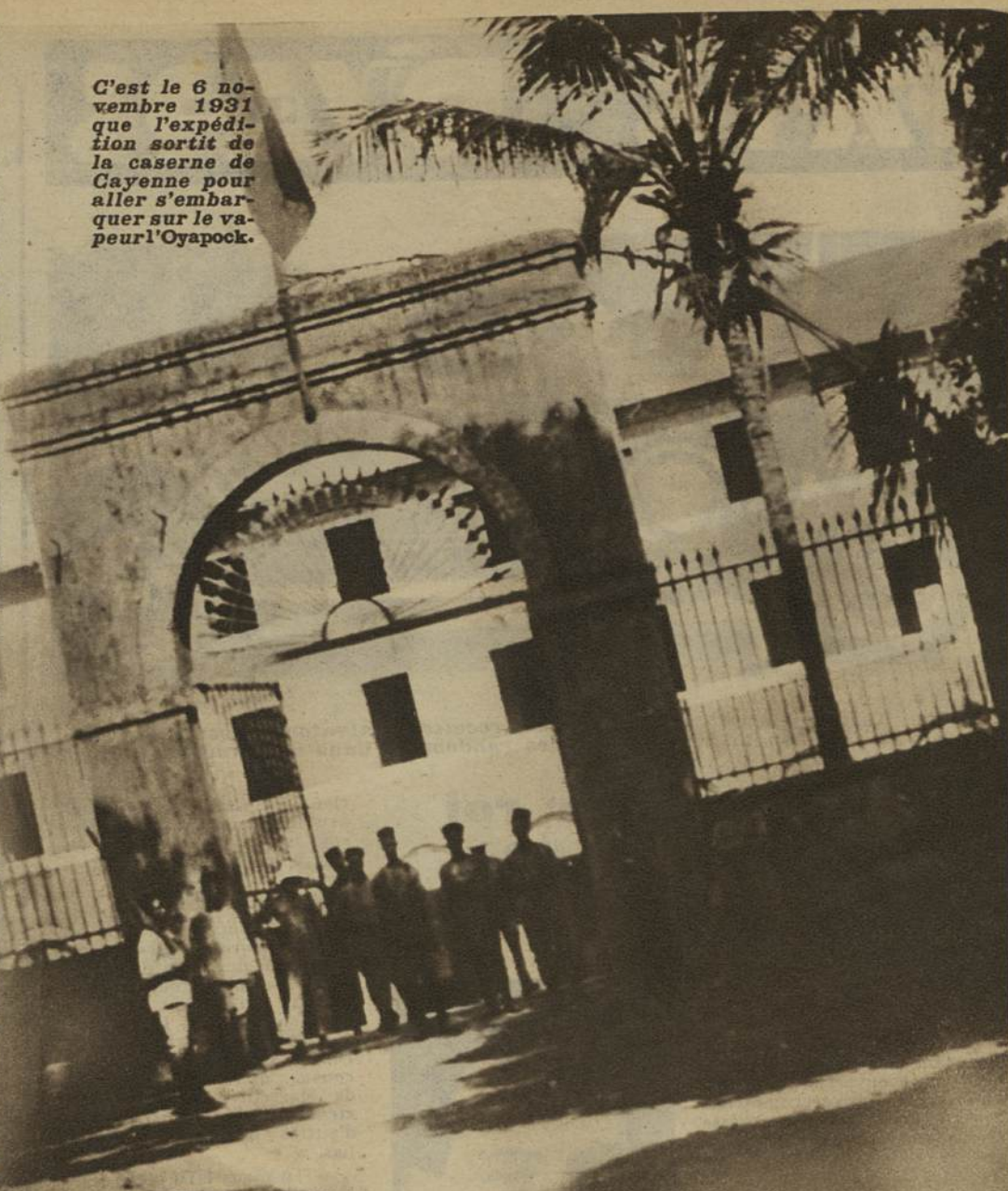
C'est une chose que j'aurais pu annon-
cer à n'importe quelle autorité de Guya-
ne, si j'avais eu l'honneur insigne de
boire, un jour, le punch avec une auto-
rité quelconque.

Entre parenthèses, c'est une occasion
que je n'ai jamais cherchée. Je me méfie
des salons coloniaux où il faut faire la
cour aux dames, jouer au bridge, tout
critiquer et absorber des boissons fades.

J'aurais même, sans doute, pronostiqué
de plus mauvaises choses. Car je
connaissais la protection des camps
d'évadés avec leurs avant-postes où veil-
lent des chasseurs, dont le coup d'œil est
infaillible, dont l'adresse est incompa-
rable et dont le cœur est sans pitié.

Il est impossible de discerner, dans la
brousse, un carbet fait de branches et de

C'est le 6 no-
vembre 1931
que l'expédi-
tion sortit de
la caserne de
Cayenne pour
aller s'embar-
quer sur le va-
peur l'*Oyapock*.



DU BAGNE

feuilles à
quelques pas d'un
tracé. Or, dans ce carbet, il
peut y avoir un fusil.

Pour tout dire, c'est une grande chan-
ce qu'aucun homme de troupe — séné-
galais ou gendarme — et surtout qu'au-
cun porte-clef, aucun guide, n'ait été at-
teint par une balle.

Ces expéditions sont dangereuses, j'en
avertis la Pénitencière et le gouverne-
ment de Guyane ; elles sont dangereuses
pour ces braves hommes de soldats et non

pour ces
« crapules » d'éva-
dés qui, avertis toujours, se
replient vers les plateaux, sur des posi-
tions inexpugnables, ne laissant que des
estafettes, des francs-tireurs pour qui la
vie d'un gendarme est bien peu de chose.

■ ■ ■

Ces hommes que j'ai rencontrés dans la
brousse où ils vivaient dans un grand
dénouement moral avaient quitté la cor-
vée, un soir, et, plutôt que de rentrer au
pénitencier, ils s'étaient enfuis avec, pour
seule arme, leur sabre d'abatis, pour
seuls vivres, la ration du jour qu'ils
n'avaient point entamée. Ils étaient res-
tés plusieurs jours, en lisière de la vie
civilisée et de la vie sauvage. Des cama-
rades du bagne s'arrangeaient pour leur
faire passer les « b'ftons » qui les ren-
seignaient sur les suites de leur évasion,
sur les projets de la « Tentiaire » ; d'au-
tres les ravitaillaient en vivres ; il fallait
gagner un peu de temps, un peu d'argent
pour pouvoir acheter un fusil et des car-
touches, sans quoi il est impossible de
s'enfoncer dans la forêt.

Quand, pressés par les chasseurs
d'hommes, sur le point d'être cernés, ils
ne pouvaient plus tenir, ils allaient vers
ces camps d'évadés, à l'intérieur des ter-
res. De ceux-là, pas un seul, sans doute,
ne quittera la Guyane où la chaîne de ses
crimes l'a attaché ? Mais d'autres, mieux
renseignés, ont appris un jour qu'on
avait besoin de bras pour les mines de
bauxite de la Guyane hollandaise ou an-
glaise. Ils sont partis, un soir, du village
chinois. Le Maroni est plus facile à tra-
verser que la brousse. En quelques mi-
nutes, ils ont été à Albina. On a feint de
ne pas les voir : la bauxite était leur
« condé ». Ils étaient joyeux. Pourtant,
il n'y avait pas de quoi : ils venaient seu-
lement de changer de bagne...

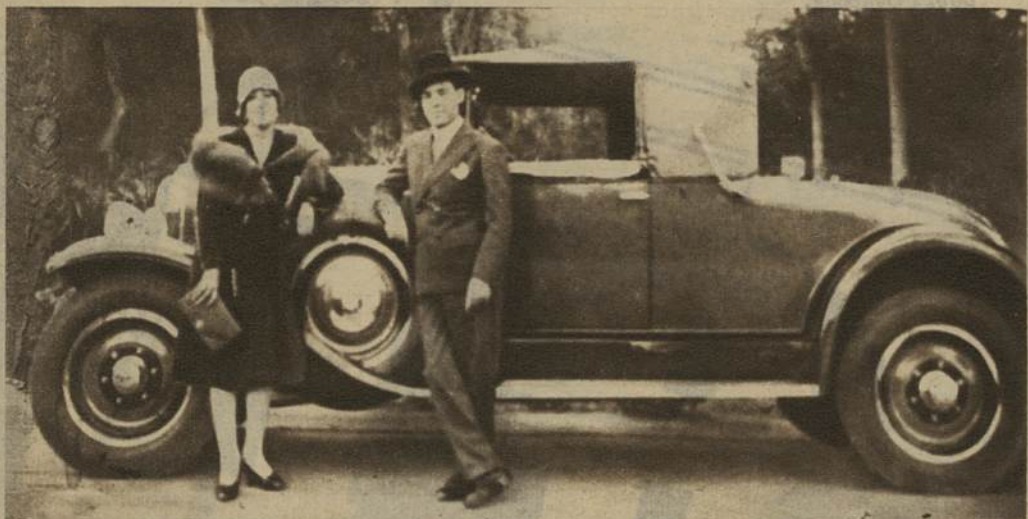
(A suivre.)

Marius LARIQUE.

Lire la semaine prochaine :

L'AUTRE BAGNE

FAITS DIVERS



Lorsque Ketty lui avait remis de bonnes recettes, Salvatore Messina la récompensait en l'emmenant faire de grandes randonnées dans une luxueuse torpédo.

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

C'est dans un petit bar de la rue Mariette-Pacha, toute bruyante de la vie des prostituées, des bordées de matelots à l'escabe, que j'ai connu Salvatore Messina, ce roi de la traite.

— Savez-vous, me dit-il, comment j'ai débuté dans la vie ? Comme apprenti menuisier dans un atelier que mon père avait ouvert à Labbane. Connaissiez-vous cet immense caravansérail, où se presse une cohue hétéroclite et bigarrée de riches marchands, de touristes et de charretiers ?... J'étais pauvre alors, mal habillé. Tandis qu'aujourd'hui... Dame ! j'ai fait mon chemin depuis lors.

Il redressa sa taille mince, fit miroiter les bagues serties de diamants qui lui couvraient les doigts :

— Je puis bien vous l'avouer ; en cinq ans, j'ai gagné près de 6 millions de francs. Ah ! soupira-t-il, il n'y a que les femmes pour vous permettre d'arriver. C'est un rude turbin pourtant. Bah ! dans deux ans, je me retirerai avec Marcelle, c'est ma régulière — à la campagne. Nous vivrons tous deux en bons petits rentiers.

Le bar était devenu bruyant. On ne s'entendait plus parler.

— Venez chez moi, me dit-il, nous serons plus à l'aise pour causer.

Dehors, une superbe torpédo, aux lignes élancées, stationnait. Salvatore Messina s'installa au volant. Je pris place à ses côtés. Un coup de klakson. Et la voiture fendit la foule colorée qui circulait, les marchands égyptiens, les porteurs d'eau arabes, la marmaille bruyante qui jouait aux sous sur le coin du trottoir.

Le roi de la « traite »



Le beau Salvatore « gagna » ainsi une fortune.

— Quand ils me verront revenus dans cet équipage à Malte, me dit mon compagnon, en souriant de toutes ses dents blanches de jeune carnassier, ils n'en croiront pas leurs yeux.

De sa voix douce et modulée qui charmait toutes les femmes qu'il rencontrait, le Roi de la Traite me raconta son histoire. Et je compris alors de quel individu dangereux et immoral j'avais fait la connaissance.

Salvatore Messina avait vingt ans, aucun argent en poche, lorsque, venant de Malte, il débarqua à Alexandrie.

Un soir, à Madabegh, il aperçut une jeune femme qui arpenta le trottoir. Elle paraissait lasse ; ses pieds, chaussés de pauvres souliers, traînaient lourdement sur le bitume. Salvatore la regarda. La fille sourit mécaniquement de son sourire professionnel.

Salvatore s'approcha :
— Comment t'appelles-tu ?
— Marcelle.
— D'où viens-tu ?
— De Paris.

D'une étreinte nerveuse, l'homme prit la fille par la taille et tous deux s'enfoncèrent dans l'ombre d'une porte.

Le Maltais revint tous les soirs, Marcelle sentait qu'elle aimait ce client, si empressé, si doux, dont la voix mélodieuse et les gestes félins la jetaient dans un trouble délicieux. Lorsque Salvatore lui demanda de partir avec lui, elle accepta.

Le jeune souteneur l'installa dans une coquette garçonnière de la rue de l'Hôpital-Indigène, puis dans un appartement luxueux, rue de Malte. Il fit poser sur la façade une lanterne lumineuse portant en lettres rouges le nom de Marcelle La Française. Le commerce paraissait prospère. Salvatore regagnait chaque nuit, vers les trois heures, l'appartement de sa maîtresse. La fille lui remettait le fruit de son travail.

Un jour, le jeune homme amena rue Mariette-Pacha, une jeune Anglaise, Ketty, et voulut l'imposer à Marcelle la Française. Celle-ci pâlit de jalousie, mais toutefois ne dit

rien. Elle savait trop quelle brutalité son amant cachait sous ses airs doucereux.

Mais des scènes naquirent.

— Vraiment, lui cria un jour Ketty, je ne comprends pas ta jalousie.

« Te figures-tu être la seule maîtresse de Salvatore Messina ? Tu n'es que l'une de femmes qu'il fait travailler pour son compte. Il y a aussi Mado la Bordelaise, qui habite rue de Smyrne, Kiki aux yeux cossus, qu'il a établie rue de Marseille, Ouridja l'Algérienne, Cécile la Grèlée, d'autres que je ne connais pas. »

— Tu mens ! Tu mens ! cria Marcelle au comble de la fureur.

— Mais non, c'est la vérité dit une voix forte.

Les deux femmes se retournèrent. Salvatore Messina venait d'entrer.

— C'est ridicule d'être jalouse à ce point.

Marcelle la Française sortit en claquant la porte. Elle courut jusqu'à la salle de bain où elle absorba un flacon de véronal.

Après quinze jours passés à l'hôpital, elle revint guérie. Mais Salvatore avait profité de son absence pour établir rue Mariette-Pacha une nouvelle maîtresse, Maria Béatrice.

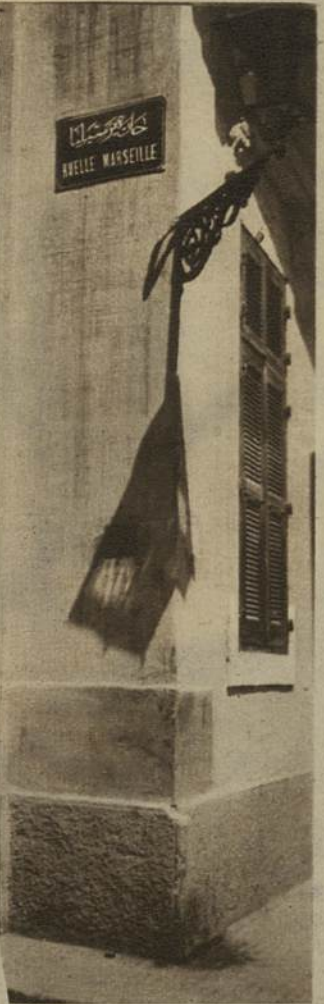
Le Roi de la Traite a été arrêté. Une lettre anonyme l'a dénoncé à la police d'Alexandrie : vengeance d'une maîtresse délaissée ? D'un rival jaloux ? On ne sait.

Au lieu de revenir millionnaire dans sa ville natale, il dû regagner Malte, les menottes aux poings, encadré par deux gendarmes.

M. L.



Il établit Marcelle P. rue de Malte, à l'enseigne de « Marcelle la Française ».



Sa « protégée » avait tout d'abord été installée dans la ruelle Marseille.

9 volumes in-4° reliés.

15 MOIS DE CRÉDIT

Rien à payer d'avance

pour recevoir au complet la magnifique

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

PAR GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française, Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

La Guerre de 1914 à 1918, dans le monde entier, sur tous les fronts et sous toutes les formes, sur terre, sur mer, dans les airs et sous les flots.

TOUS CEUX QUI ONT VÉCU LES HEURES EFFROYABLES DE LA GUERRE VOU-
DRONT POSSÉDER DANS LEUR BIBLIOTHÈQUE UN OUVRAGE QUI RETRACERAIT TOUTES
LES PÉRIÉTIQUES DU PLUS FORMIDABLE DRAME QUE L'HISTOIRE AIT ENREGISTRÉ

ABONDamment illustré, complété par de nombreuses cartes claires et précises, ce splendide ouvrage, ENTièrement ACHÉVÉ ET LIVRABLE IMMÉDIATEMENT, est une œuvre considérable qui permet enfin à chacun de VOIR et de COMPRENDRE la Guerre Mondiale.

La seule Histoire de la Guerre qui soit l'œuvre d'un véritable historien.

NEUF beaux volumes (0^m25 x 0^m32, luxueusement reliés vert-amateur, attributs or aux dos, têtes dorées.) 60 fr.
PRIN : 900 fr., réglables par mensualités de 60 fr.
au comptant : 850 fr. (f^o en France et Afrique du Nord).

2.146 ILLUSTRATIONS
CARTES — PORTRAITS

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

BULLETIN à envoyer copié ou signé à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ

35, rue Madame, Paris-6^e

Veuillez m'adresser (franco en France) l'Histoire de la Guerre de 1914, de G. HANOTAUX, 9 vol., reliés, 900 fr., que je paierai 60 fr. par mois, ou au comptant 850 fr. ci-joints ou contre remboursement.

Nom

Profession

Domicile

SIGNATURE :



Pour la 1^{re} fois en France

Nous avons le bonheur de posséder parmi nous le MAGE SARK-KAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCER MEME A DISTANCE. IL A FAIT VŒU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guidera en tout, AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HÉSITEZ PAS : cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adresse, au MAGE SARK-KAN, Dept. 50, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS, 2^e, et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Si vous le jugez bon, joignez deux francs en timbres-poste pour frais d'écritures et d'envoi.)

Pour mieux connaître les Colonies...

Pour tout savoir sur des pays admirables...

DEMANDEZ-NOUS SANS RIEN PAYER D'AVANCE le remarquable ouvrage illustré, publié sous le patronage officiel de M. le maréchal Lyautey et du Commissariat général :

LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION COLONIALE

(Vincennes-Paris 1931)

Ses palais, ses merveilles, souvenirs inoubliables, enseignements précieux.

Splendide évocation de VINCENNES. Organisation, description. Les pavillons, les curiosités, etc. Ouvrage du format 27^{cm} x 32^{cm} 5 sur papier de luxe, dans une reliure à coins, dos à nervures. Illustration en couleurs de P. Jouve.



Formant une ENCYCLOPÉDIE COLONIALE française et étrangère, pour chaque pays une étude illustrée et documentée (statistiques de 1931), avec CARTOGRAPHIE en couleurs.

350 pages de texte grand format. 600 photos : vues, portraits, monuments, paysages. 18 grandes cartes en couleurs.

UN VÉRITABLE MUSÉE-ATLAS DE NOS COLONIES

PROFITEZ DU PRIX ACTUEL DE PROPAGANDE

Bulletin à copier ou signer et envoyer à DÉTECTIVE-PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS (VI^e)

Veuillez m'adresser, franco, LE LIVRE D'OR DE L'EXPOSITION COLONIALE, 1 vol., relié, 200 francs, que je paierai 20 francs par mois.

ou au comptant : 180 francs ci-joints ou contre remboursement. Nom, prénom

Domicile

Profession

SIGNATURE :

Au comptant 180 fr. ou à terme 200 fr. payables après réception :

20 FRANCS PAR MOIS

Franco de port en France et Afrique du Nord. Autres pays, se renseigner.



Des médecins parisiens dirigent de véritables instituts de beauté qui servent de modèle à tous ceux du monde.

LES CAMOUFLÉES

Annette vit apparaître une camériste qui donnait l'impression d'être une grande dame.



L'annonce voisina avec d'autres offres d'emploi — trop rares, hélas !

L'HISTOIRE est de l'autre jour. Elle commença le plus banalement du monde. Annette Fourret étant sans emploi, crut en trouver un.

ON DEMANDE JEUNE FEMME DE 20 A 25 ANS POUR MODERNE INSTITUT DE BEAUTÉ. SÉRIEUX. S'ADRESSER A ...

L'annonce se trouvait bien en vue, dans un lieu public, près duquel un pacifique gardien de la paix faisait les cent pas, y arrêtant parfois son regard. Elle voisina avec d'autres offres d'emplois — trop rares, hélas ! — toutes revêtues du sceau rituel de l'Etat...

Annette Fourret ne pensa nullement que le Moderne Institut n'était qu'un faux institut de beauté. Elle avait été à trois fois infirmière. Les nécessités de l'existence — et parfois elles sont pénibles — la mettaient dans l'obligation de recommencer à gagner son pain. Sans doute son attention n'eût-elle jamais été attirée par l'offre qui la tentait, si les soins de beauté n'étaient particulièrement à la mode et si elle n'avait eu l'impression que toute ambiguïté était exclue de l'annonce.

Précisons qu'elle se rendit non loin de la très belle avenue de Wagram, c'est-à-dire dans un quartier riche, qui n'évoque nullement le Paris des bouges et des maisons mal famées. Là commença un troublant quiproquo...

Annette Fourret nous l'a raconté elle-même. Elle entre dans l'immeuble et se fait indiquer l'institut de beauté par le concierge.

— Escalier C, murmure le gardien, Annette Fourret se trompe, grimpe par l'escalier B et sonne à l'étage.

La porte s'ouvre. L'appartement communique avec l'étage par un autre escalier, où Annette Fourret voit apparaître une camériste qui donne l'impression d'être une grande dame, vêtue qu'elle est d'une robe blanche qui « fait » robe de soirée.

— Vous êtes la nouvelle ? questionne l'étrange camériste.

Annette Fourret rappelle timidement le texte de l'offre d'emploi...

Mais les mots sortent difficilement de sa gorge. Que voit-elle, en effet, autour d'elle ? D'autres femmes...

Des femmes qui se fardent, comme dans une maison de plaisir. Quelques-unes n'ont pour dessous qu'un maillot qui leur colle à la peau et les fait ressembler à de lourdes Vénus. D'autres font penser aux dessins de Millière, avec les légers, très légers voiles, qui ne sont là que pour relever leur impudique et douteuse beauté. Sur le dossier de leur fauteuil, des sarreaux d'infirmières sont posés : c'est l'uniforme de la maison, mais il apparaît bien que ce n'est pas le véritable uniforme de parade. Elles dévisagent la « nouvelle », avec le cynisme que les filles ont entre elles.

Annette Fourret ne termine pas sa phrase. Elle bégaye une excuse. Des éclats de

visible-ment, n'a pas de temps à perdre. Annette Fourret répond en cherchant ses mots :

— Il s'agit uniquement de massages pour hommes, voyons, précise l'aventurière agacée...

Le geste est précis, l'expression du regard plus précise encore...

Annette Fourret a compris ce jour-là que ce n'est pas en ce lieu qu'elle s'emploierait aux soins de beauté...

Il y a chaque semaine une dizaine de rafles dans Paris. Nous avons voulu, en quittant Annette Fourret, suivre celle qui est chargée plus spécialement de sonder le Paris des maisons clandestines de plaisir.

— Visitez-vous les faux instituts de beauté, ceux qui ressemblent par trop aux harems à fanaux colorés ?

Le chef de la rafle a consulté sa liste. Il n'en a pas trahi le secret, car nul n'a à con-



La police fait, chaque semaine, une dizaine de rafles dans Paris.

rire déferlent sur elle en tornade, réprimés par le regard sévère d'une maritorne qui, elle, est vêtue comme une femme honnête. Alors la quémandeuse entend, d'entre les chuchotements :

— Ah ! dis donc, t'as vu la paumée...

La jeune femme referme la porte et découvre qu'elle s'est trompée. La voici dans l'escalier C. Elle s'arrête au même étage. Enfin, elle va voir s'ouvrir devant elle les portes du Moderne Institut de Beauté.

On la fait entrer.

— C'est pour une demande d'emploi ?

Le décor est rassurant. Un aspect de clinique. Au mur, des bocaux. Sur des tables, des appareils de massage. Dans des vitrines, des produits de beauté...

La domestique s'efface, puis reparait.

— Madame va vous recevoir.

Elle est bien jolie, la domestique. Un léger accent anglais donne à sa voix plus de charme encore...

— Passez !

Annette Fourret aperçoit, sur un divan, une femme entre deux âges, aux cheveux flous, couleur de neige argentée. Une couverture légère la recouvre, mais, comme elle tend la main pour indiquer un siège à la future infirmière, Annette comprend clairement que son interlocutrice est nue ou presque...

— Savez-vous masser ? murmure d'une voix sèche le « professeur diplômé » qui,

naître l'itinéraire d'une opération le police. Mais son visage a, malgré lui, révélé que nous avions pensé juste...

Il a murmuré :

— Voulez-vous perdre votre temps ?

Il a ajouté :

— Vous ne verrez pas grand-chose, pas plus que nous-mêmes...

Tant de scepticisme m'alarma. Je n'en devais comprendre la raison que plus tard, beaucoup plus tard.

Il convient de préciser, avant de lire ce qui va suivre, qu'il existe à Paris de véritables instituts de beauté, honnêtement gérés, dirigés par des médecins, et qui servent de modèle à tous les instituts du monde. Sous le couvert de leur renommée, des gens douteux créent des maisons plus douteuses encore, leur donnant la même enseigne, y faisant en réalité le commerce vénal de « beautés » point exigeantes. Il importe donc de ne pas confondre. Les inspecteurs chargés des rafles visaient uniquement les marchands de fausse beauté...

Ils ne sont pas plus de vingt dans Paris. Nous sommes entrés dans tous les endroits où l'enseigne est inquiétante...

Il n'y a rien de tel qu'un faussaire pour bien connaître les lois... Nous avons fait le tour des faux instituts, partant de Pigalle pour arriver à Saint-Lazare, remontant à Caumartin, gravissant les pentes de la rue

Blanche, nous égarant dans les bruits de phonographe du passage Brady...

Partout cette même impression de commerce tristement vénal serrait le cœur... Mais, partout, le décor, sévère, était celui d'une clinique. Sans doute, les inspecteurs, curieux comme personne n'ose l'être, se risquaient-ils parfois à chercher à savoir si les « masseuses » étaient vêtues sous leur sarreau, et parfois découvraient-ils qu'elles ne l'étaient pas... Mais il n'y avait point là matière à délit et les réprimandées l'expliquaient fort bien, avec une logique non exempte de cynisme...

— On ne peut tout de même pas nous obliger à porter des robes montantes... Et surtout par ces chaleurs !...

Ce qui se passait, derrière les murailles, n'était, semblait-il, nullement critiquable non plus.

— On ne peut masser un homme que dévêtu...

Nous nous retrouvâmes tous, le même soir, quai des Orfèvres. Les policiers étaient rentrés bredouilles. Les faux instituts de beauté pouvaient impunément continuer à vendre « leurs beautés » et leurs plaisirs faciles...

Le chef de la rafle m'a expliqué :

— Tout ce que nous pouvons faire, c'est de les visiter souvent, d'en gêner le trafic, afin de faire comprendre aux honnêtes gens qui s'y risquent — cela peut arriver — que ces maisons sont douteuses. C'est peu. Mais qu'y pouvons-nous ? Notez que ce que redoutent le plus les tenanciers des faux instituts de beauté, c'est l'inculpation de prostitution clandestine. Ils n'oublient jamais aucune précaution, croyez-le. Leur personnel stylé — quel que soit « l'uniforme » et la transparence du « sarreau » — ne se risque jamais à des propositions malhabiles. Alors ?

Il haussa les épaules, eut un geste las :

— Alors, trop souvent, nous sommes désarmés.

M. LECOQ.



Annette se trompe, grimpe par l'escalier B, sonne au premier étage.

LA LIGNÉE SANGLANTE

DANS le commissariat de police entra une femme âgée, petite, sèche et noire, humblement vêtue. Elle portait des lunettes. Elle ressemblait à une gouvernante congédiée. Elle alla vers le bureau où les inspecteurs tapaient à grands coups de cachets sur des formules imprimées.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'un d'eux sans lever la tête. Une légalisation de signature ? Une carte d'identité ?

— Non, dit la femme d'une voix douce. Je voulais vous dire que je viens de tuer mon amant, Edgar de Habsbourg, prince de Bourbon, archiduc d'Autriche.

■ ■ ■

Habsbourg !... Après avoir mis des siècles à acquérir les plus lourds quartiers de noblesse de toutes les dynasties qui aient jamais régné dans le monde, la vieille famille impériale aura mis soixante ans à peine pour s'écrouler, anéantie par une suite terrifiante de crimes, de scandales, de catastrophes. Et sous les yeux du même homme, du même chef, François-Joseph, le dernier grand empereur qui portait en lui du sang de Louis XIV et du sang de Charles-Quint, a vu le destin s'acharner autour de lui comme un ouragan et lui-même n'est tombé, vieil arbre mort, qu'au moment où il était tout seul dans un désert ravagé.

Il n'y a pas de drame humain, de faits-divers plus terrible, plus forcené dans l'acharnement que celui de la fin des Habsbourg. De la tragédie de Mayerling à l'assassinat du bâtard Edgar, égorgé dans un garni des Halles, quelle sanglante lignée !

■ ■ ■

Le 1^{er} décembre 1848, une insurrection obligeait l'empereur Ferdinand à abdiquer. Le jeune Frantz monta sur le trône un soir où, dans les quartiers populaires, on se tuait pour lui. Son règne ne devait être éclipsé dans l'Histoire que par celui de Louis XIV pour la durée, par aucun autre pour le pathétique.

En 1853, un Hongrois, Libenyi, tente de l'assassiner et le blesse d'un coup de couteau à la tête. On a fait épouser au jeune empereur sa cousine Elisabeth de Bavière, presque une enfant. Leur premier enfant meurt après quelques mois.

C'est déjà à Vienne le temps des valses. Frantz est passé trop vite de la vie des archiducs insouciant à celle des chefs d'Etat, de la vie de mess à celle des cours. Il recommence à courir les filles tziganes, les cabinets particuliers des cafés-chantants. Elisabeth, blessée et délaissée, trop petite fille encore pour comprendre son rôle et tout supporter, souffre, puis s'indigne. Elle s'enfuit du palais. On la ramène, mais cet avertissement n'a pas assagi Frantz. A bout de patience, l'impératrice obtient une séparation de fait et s'exile en Suisse. Auparavant, elle a achevé de remplir son devoir en donnant à François-Joseph un fils, un héritier.

1860. Déjà l'empereur, dans la puissance de l'âge maintenant, connaît les premiers soucis graves des chefs d'Etat. C'est le désordre à l'intérieur, l'anarchie financière. C'est à l'extérieur la désastreuse guerre d'Italie, Magenta et Solferino, la perte de la Lombardie. Puis, en 1866, la ruée de la Prusse avide, la défaite de Sadowa, la perte de la Vénétie.

Et les dieux qui se plaisent à frapper les Habsbourg, alternativement au-dedans et au dehors, reprennent leur besogne, la guerre à peine apaisée.

En 1867, le frère de Frantz, Maximilien, précipité par Napoléon III dans l'aventure mexicaine, est pris par les insurgés et fusillé à Queretaro. Sa femme, Charlotte, devient folle. Puis Frantz doit fermer les yeux, successivement à sa mère et à son frère François-Charles. Le prince héritier Rodolphe a épousé une princesse belge mais n'a eu encore qu'une fille. L'avenir de la dynastie sera-t-il assuré ?

Les années passent. Le destin aurait-il renoncé ? Non. Le 30 janvier 1889, c'est le drame de Mayerling. On ramène à Frantz le corps de son fils Rodolphe, la tête trouée d'une balle. Rodolphe et son amie Marie Vetsera sont morts de leur impossible amour.

L'empereur supporte le coup droit comme un soldat. Mais la vie est sans attrait désormais pour lui. La lassitude, l'écœurement commencent à s'emparer de lui, comme un poison étrange et implacable.

La même année, la série des scandales commence. Son cousin, l'archiduc Jean, après une violente querelle avec lui, renonce à tous ses titres, à tous ses droits et s'enfuit. Jean Orth mènera désormais une vie d'aventures jusqu'à ce qu'il disparaisse mystérieusement. Pour que rien ne soit épargné, les mésalliances s'en mêlent. La petite fille de Frantz, Elisabeth de Bavière, épouse un petit hobereau protestant. La veuve de Rodolphe, fille de roi, se marie avec un simple gentilhomme hongrois. Le nouvel héritier de l'empire, l'archiduc François-Ferdinand lui-même, épouse la dame de compagnie d'une de ses cousines.

En 1897, la sœur de l'impératrice, la duchesse d'Alençon, que Frantz aimait beaucoup, trouve une mort atroce, à Paris, dans l'incendie du Bazar de la Charité.

Un an après, c'est Elisabeth elle-même qui tombe, à Genève, sous le poignard d'un anarchiste, Lucheni. François-Joseph n'avait jamais cessé d'aimer l'épouse déchirée et orgueilleuse. Il se courbe un peu plus.

En 1902, à la veille de Noël, la princesse héritière de Saxe, une Habsbourg, s'enfuit avec le précepteur de ses enfants. Elle rencontre à Genève son frère, l'archiduc Léopold de Toscane, lui-même fugitif du protocole et devenu Léopold Woelfling.

Quelques années après le père de François-Joseph meurt exilé à la suite d'un scandale trop éclatant. Sa mort est entourée de circonstances assez secrètes pour qu'on puisse penser qu'il a été empoisonné.

La cour impériale s'effrite, s'ouvre comme un fruit décomposé. Dieu me laissera-t-il mourir en paix, pense l'empereur. Le colosse des Habsbourg ne réclame plus de son destin cruel qu'un peu de pitié.

Juillet 1914. L'archiduc héritier François-Ferdinand et sa femme sont partis présider une fête à Serajevo. Au crépuscule, dans son cabinet de travail, Frantz voit entrer un officier, livide.

— Sire, ayez du courage. Un attentat. Un Croate. Deux coups de revolver contre la voiture de Leurs Altesses. L'archiduchesse a voulu protéger son époux de son corps. Elle est morte.

— Et lui, l'héritier du trône, l'archiduc ?... — Hélas !...

Trois semaines après, c'est la guerre. C'en est trop pour l'équilibre, pour la raison du vieil empereur. Relégué au fond de son palais, vieillard déchu et hagard, il entend passer sur Vienne bouleversée les rumeurs du cataclysme. Il ne sait plus. Il erre dans son uniforme blanc dans les couloirs de sa demeure, parlant à chaque pas avec ses chers fantômes. On lui dit un jour que les Russes sont entrés en Autriche.

— Bravo, crie-t-il, ils nous aideront à chasser les Prussiens. Il en est resté à Sadowa.

Le légat du pape, solennellement requis, vient lui donner l'extrême-onction en 1916. La destinée avait accordé finalement une seule grâce au vieil empereur crucifié : celle de mourir avant le désastre, sans voir ses armées accablées, son pays écartelé, sa dynastie effacée.

Son héritier, Charles, supporte la liquidation d'une guerre malheureuse. La révolution le chasse de Vienne. Réfugié en Suisse, monarque en exil mais mal résigné, il reviendra deux fois en Hongrie, deux fois il tentera de ranimer chez les paysans le loyalisme éteint pour les Habsbourg. Trompé, trahi, il est battu et pris à Tihany par le régent Horthy. Il est remis aux Alliés qui l'exilent en 1921 à l'île-Madeira, où il meurt bientôt après d'une mort qui n'a pas encore livré son secret.

Depuis, sa veuve, l'impératrice Zita, promène dans le monde un désespoir pathétique et, autour d'elle, se serrent les pâles héritiers sans royaume, les aiglons débiles des Habsbourg.

L'arbre colossal, frappé par une foudre répétée, est mort. Mais au moins pouvait-on penser qu'étaient morts en même temps le scandale et le drame. Frantz, dans son tombeau de bronze, allait entrer dans le repos de l'oubli et de l'Histoire devenue immuable.

Le destin féroce des Habsbourg pensait qu'il était encore trop tôt.

■ ■ ■

En 1910, à l'âge d'or des tziganes et des valses, on voyait beaucoup, à Vienne, un homme d'une quarantaine d'années, magnifique, bombant le torse, insolent avec les

officiers et hardi auprès des femmes un archiduc. Il passait officiellement, d'ailleurs, et personne ne parut que s'étonner qu'il portât avec ce titre le nom d'Edgar de Bourbon. Il quitta Vienne, ce fut pour la Rivière, le séjour d'hiver sacré des comtes.

Edgar y mena la joyeuse vie des seigneurs d'avant-guerre, c'est-à-dire jeta son argent à la tête des valets, fit prendre à ses maîtresses des bains de champagne et qu'il négligea des hôteliers et les tailleurs. Ceux-ci, ne parurent pas lui en tenir compte selon la coutume de cette bénie. Vint la guerre. Edgar, avec de France, resta en France, fréquente officiers supérieurs, les hôpitaux, la bienfaisance. Puis il alla faire en Italie où, brusquement, en 1916, ment à peu près de la mort de François-Joseph. En 1869, l'empereur une aventure avec sa cousine Alice de Bourbon, qui avait, à cette époque, dix-huit ans. Quand elle fut enceinte, Frantz prit

Je suis un fils naturel de l'empereur François-Joseph. En 1869, l'empereur une aventure avec sa cousine Alice de Bourbon, qui avait, à cette époque, dix-huit ans. Quand elle fut enceinte, Frantz prit



Edgar de Habsbourg, prince de Bourbon d'Este, né au château de Runkelstein, a mené, jusqu'à sa mort tragique, aux Halles, une vie mouvementée d'aventurier.

scandale et la maria avec son oncle bretch de Habsbourg. Cependant on se gait de tuer l'enfant avant qu'il naisse grandes randonnées quotidiennes à ces les exercices violents n'y firent rien. de Bourbon accoucha, en 1870, d'un g qui, fils officiel de Albrecht de Habsbourg était de droit archiduc d'Autriche. Ce fant, c'était moi. J'ai reçu une éducation prince, j'ai été cadet dans la marine 1910, j'ai renoncé à mon titre d'archiduc mais j'ai gardé mes relations familiales les Habsbourg.

La police italienne commença par s'ner un peu qu'un si authentique p autrichien ait pu vivre aussi paisible en France. Mais, pendant ces périodes blées, on en avait vu d'autres. On allait ser l'archiduc par les armes quand de térieures influences auprès des gouvernements alliés arrêterent net la procédure la cour martiale. L'ordre arriva d'en d'élargir Edgar de Bourbon.

On le revit en Suisse où il faisait

François - Joseph (ci-contre) a vu le destin s'acharner autour de lui comme un ouragan. De Maximilien à Jean Orth, à Rodolphe sur son lit de mort de Mayerling, à François - Ferdinand, assassiné à Serajevo, jusqu'au bâtard Edgar, égorgé dans un garni de la rue du Bouloi, quelle sanglante lignée !



entraîné de nouvelles dettes. Mais c'était l'époque où les millions fondaient en fumées meurtrières et où on ne comptait plus avec l'argent quand tant de poitrines étaient trouées.

D'ailleurs, si le prince dépensait deux fois plus d'argent qu'il n'en recevait, il en recevait cependant beaucoup. D'où ? Les services de contre-espionnage avaient la quasi certitude qu'Edgar de Bourbon était un agent à la solde des empires centraux. Mais ils le savaient « tabou », protégé par les chancelleries, et ils se contentaient de le surveiller.

Vint l'écrasement de l'Autriche, puis de sa cousine l'Allemagne, la paix, la révolution rouge à Vienne, la fuite de l'empereur Charles, la ruine des Habsbourg. Edgar de Bourbon est à ce moment en Espagne. Alors, brusquement, il est ruiné. Rien, il n'a plus rien. Ses ressources mystérieuses sont tarries du jour au lendemain.

Ces jours-ci, après le drame, on a donné les meilleures raisons pour expliquer que cet Edgar de Bourbon n'est qu'un imposteur. On a dit qu'il n'y a jamais eu qu'une seule Alice de Bourbon, de Parme, toujours vivante, et qui ne peut être celle que séduisit Frantz. A l'ambassade d'Autriche on affirme ne pas connaître d'archiduc Edgar. Les rapports de police s'efforcent de le faire tenir pour un vulgaire escroc, trafiquant d'armoiries.

Je veux bien. Il n'en reste pas moins qu'une vie comme celle de cet Edgar de Bourbon ne peut pas, matériellement, être bâtie de toutes pièces sur une machination d'esprit, sur une imposture pure et simple.

Bien avant la guerre, à Vienne, il est reçu comme un prince de sang royal. Jamais, même après les dettes, après les scandales journaliers de la Côte d'Azur, la cour d'Autriche ne proteste, ni les polices. Quand il est arrêté en pleine guerre, les chancelleries le sauvent. Il a toujours de l'argent et cet argent ne lui fait défaut que le jour exactement où la dynastie des Habsbourg

s'écroule, où les bandes rouges s'emparent des coffres-forts impériaux.

Jusqu'à preuve du contraire, je tiendrai Edgar de Bourbon pour un bâtard des Habsbourg. Né de Frantz et d'une princesse de Bourbon ou de quelque autre couple royal, peu importe. Il m'apparaît probable, en tout cas, que, tacitement reconnu et pensionné par les Habsbourg, il a été parmi leurs agents pendant la guerre. Pendant l'enquête judiciaire faite ces jours derniers autour de sa mort, ni l'Intelligence Service anglais, ni le Deuxième Bureau français ne sont intervenus. Je suis sûr que, dans leurs vieux dossiers, ils retrouveraient la trace d'Edgar de Bourbon.

Après 1921, c'est la chute, la fin de la vie de grand seigneur. D'un coup, nous tombons au plan du fait-divers qu'Edgar de Bourbon ne devait plus quitter jusqu'à la fin, jusqu'à la Morgue.

■ ■ ■

C'est la banale histoire des princes déchus. En Espagne, sans argent, il fait connaissance d'une petite bourgeoise, Candelaria Brau-Soler, qui quitte pour lui son mari et ses enfants. Ils arrivent en France, vont vivre dans une pension meublée à Neuilly. Il est à bout, mais elle a un peu d'argent. Quand il le faudra, d'ailleurs, elle vendra les quelques terres qui lui restent en Espagne.

Il reste hautain, magnifique : il sait encore faire des dettes. Elle va habiter dans un tout petit garni des Halles, rue du Bouloi. Lui reçoit l'hospitalité d'un gentilhomme français, M. Prévost de Saint-Cyr, à Neuilly.

Candelaria est presque maintenant une vieille femme. Elle fabrique et vend de porte en porte des produits de beauté de sa fabrication, d'étranges onguents. Tous les jours il vient la voir. Il a soixante-deux ans. Il est tout blanc, droit, altier, rageur, toujours vêtu d'une sorte de redingote, d'un melon, d'une culotte de cheval, de leggins.

Parfois, il titube de faim et parfois il distribue aux garçons de l'hôtel de somptueux pourboires. Il a pour sa vieille maîtresse, à la tournure de dévote usée, des attentions de galatin ému. Il lui fait sous sa fenêtre des signaux d'allumettes flambées trois fois. Il lui apporte des fleurs, des chocolats. Dans le quartier, on l'appelle le vieux fou, mais personne n'oserait dire devant lui un mot de trop, ni trop haut.

L'autre nuit, par exception, pour la première fois, il reste à l'hôtel : il couche avec la gouvernante, noire, sèche et secrète. Au matin, elle lui coupe la gorge d'un coup de rasoir.

— Il m'a menacée, explique-t-elle simplement.

Fable sûrement. Pourquoi l'a-t-elle tué ? Le bâtard contesté, l'ancien espion des cours impériales était-il devenu encombrant ? Si les chancelleries ont le secret de la mort de ce Bourbon, on ne le connaîtra jamais.

Un Américain anonyme a réclamé le corps égorgé, et Candelaria, insoucieuse de son sort, marmotte des prières. Edgar de Bourbon est parti de la Morgue pour une fosse banale du cimetière de Thiais.

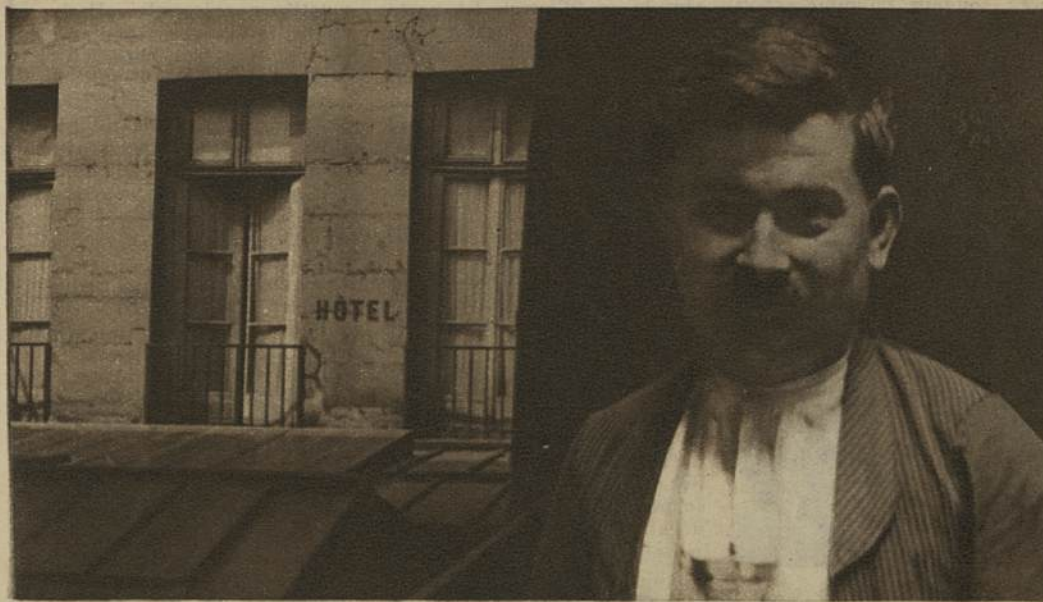
Dans son tombeau de bronze, Frantz peut se retourner sans avoir trouvé le repos.

De Mayerling à la ruelle des Halles...

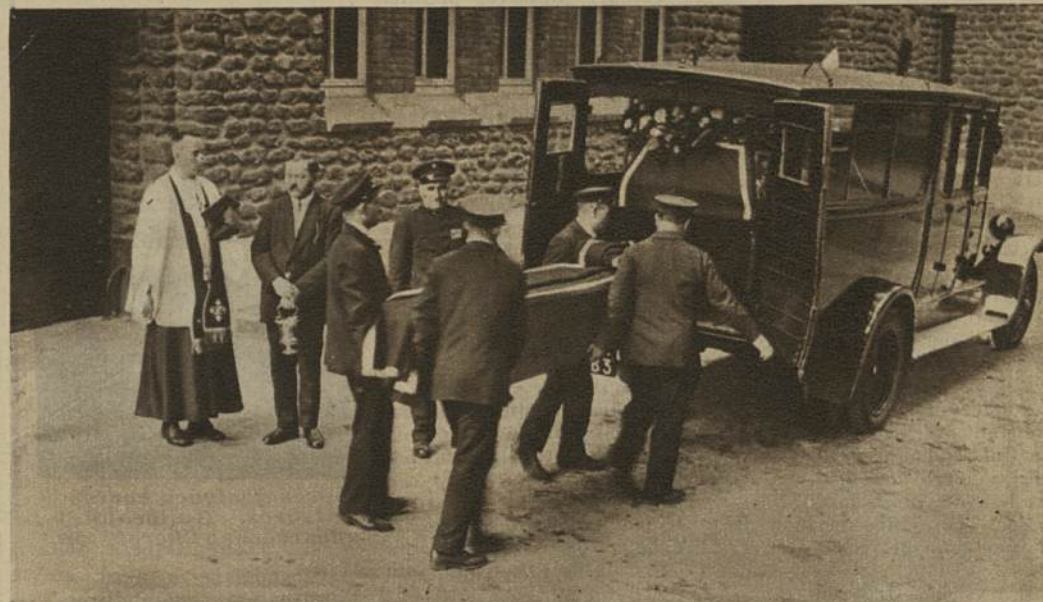
Marcel MONTARRON.



A Paris, le prince Edgar avait trouvé asile dans un pavillon, au fond du jardin de M. Guillaume Prévost de Saint-Cyr, 30, avenue de Neuilly.



C'est un garçon de service, Antoine Clou, qui découvrit le cadavre égorgé, ployé en deux contre un fauteuil, dans une chambre du minable Hôtel de Blois.



Dans l'après-midi de lundi dernier, le cadavre du prince Edgar de Bourbon a quitté le frigidaire de la Morgue pour une fosse banale du cimetière de Thiais.



Au commissariat des Halles, on interrogea Candelaria, petite femme sèche et noire, qui porte des lunettes et ressemble à une gouvernante.

GRANDS PROCÈS

Le retour du proscrit

DANS la torpeur de ces jours caniculaires, la reddition du proscrit, condamné à mort par contumace, éclata comme une bombe.

Le Palais sommeillait. De rares avocats se promenaient dans les couloirs, presque déserts. On voyait, par les fenêtres ouvertes, les employés des greffes s'éponger le front au-dessus des dossiers. Des touristes écoutaient en bâillant les explications d'un guide devant la Sainte Chapelle.

Et, soudain, l'homme arriva. Un petit homme maigre, au teint mat, aux cheveux blancs à peine grisonnants, et qui te-



Entouré de ses avocats et de quelques amis, Henri Guilbeaux arrive au Palais de Justice.

Rien, pourtant, n'eût été plus simple que d'ouvrir les portes des cachots à ce mort en sur-sis, si Henri Guilbeaux n'avait été condamné à être fusillé, vers la fin des hostilités, par un conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris.

De quelle juridiction relevait, dix-sept ans après, cet homme surgi du passé comme un revenant et qui demandait à être jugé à nouveau ?

M. Lecourt se décida à empoigner le téléphone, pour alerter, à la prison du Cherche-Midi, le tribunal militaire de Paris. Comme au Palais, on somnolait, là-bas, dans une béate torpeur et il fallut attendre deux longues heures de pourparlers laborieux pour décider finalement que c'était bien le ministère de la Guerre qui devait engager de nouvelles poursuites.

Taxi. Nous revîmes le proscrit et ses deux valises franchir la porte cochère du Cherche-Midi. Une porte s'ouvrit. Le colonel Buizard, premier substitut du commissaire du gouvernement, apparut. Il apportait à Guilbeaux — ô ironie — l'autorisation de le laisser entrer dans les prisons de la République.

Guilbeaux a comparu mercredi. Il ne s'agissait que d'une audience de pure forme — reconnaissance d'identité — afin de préparer une autre audience — la grande — celle où le proscrit va réclamer son acquittement.

Ce qu'il dira au cours de cette audience — qui, sans doute, se déroulera au grand jour des Assises —, Guilbeaux nous l'a résumé au seuil de la prison.

Il évoquait ce matin d'octobre, où, réformé, il partit pour la Suisse afin de se vouer tout entier à un idéal de pacifisme intégral, sans prévoir que cette aventure lui vaudrait de ne pouvoir retrouver Paris que

dix-sept ans après, pour s'y constituer prisonnier. Il évoquait la guerre et l'après-guerre, avec leur choc d'idéalisme et de passions contradictoires, où surgissaient d'étranges figures de partisans intrépides, — téméraires souvent jusqu'au sacrifice —, de Brizon à Romain Rolland, partisans auxquels il se mêla...

— Dès mon arrivée en Suisse, nous dit-il, j'ai créé la revue *Demain*. Ce fut la cause de tous mes malheurs. Dans cette revue, je m'élevais contre la bande suspecte de grands trafiquants internationaux qui profitaient du carnage pour remplir leurs poches sur le marché louche de Genève. On me menaçait. On me tendit maints pièges. Je connus la rigueur des prisons, Saint-Antoine à Genève, de Berne, de Bâle, du fort Salvan (canton du Valais), et, finalement, je fus expulsé de Suisse sur... la Russie. Dans le même temps qu'en France j'é-



Après quelques heures de palabres, Guilbeaux fut incarcéré au Cherche-Midi.

tais condamné à mort sous l'inculpation d'intelligence avec l'ennemi.

— Et en Russie ?

— Je ne m'entendis pas longtemps avec les exégètes moscovites. Je m'en consolai en écrivant des poèmes où je continuai à défendre mon idéal. Puis, à la mort de Lénine, dont je fus un grand ami, je vins m'installer à Berlin où je suis resté jusqu'à ce jour. Je vivais là de travaux littéraires, de journalisme. Mais, depuis longtemps, je rêvais de rentrer en France et j'avais fait part de cette nostalgie à quelques écrivains, Dujardin, Giraudoux, Kessel, qui s'entretenaient en vain pour faciliter mon retour.

« C'est alors que je pris la résolution de me constituer prisonnier.

« Me voici. Dix-sept ans d'exil n'ont pas atteint mon idéal. Et j'ai confiance dans la Justice de mon pays, comme dans ceux qui, depuis tout un jour, ne m'ont pas enlevé leur amitié. »

M. S.



De gauche à droite : M^{rs} A. Pol et Klotz, Guilbeaux et M^{rs} Weil-Goudchaux.

naît dans ses mains deux légères mallettes de voyage.

Dans l'antichambre du Procureur Général, M^{rs} Weil-Goudchaux, l'un des collaborateurs de M^{rs} Henry Torrès, qui accompagnait le proscrit, se fit recevoir par un magistrat de service, M. Lecourt, et lui annonça qu'il y avait là, derrière la porte, Henri Guilbeaux, condamné à mort par contumace en 1918, pour intelligences avec l'ennemi, et qui désirait, après dix-sept ans d'exil, se constituer prisonnier.

On n'a point l'habitude de s'étonner au Palais. Rarement, pourtant, magistrat fut dans un tel embarras que l'Avocat Général Lecourt, auquel les hasards d'un intérim offraient, en pleine période de vacances, un tel cas à résoudre.

Il n'est pas fréquent qu'un condamné à mort, qui a échappé par l'exil au châtiement, vienne se rendre à la Justice.



Au premier plan, de gauche à droite : Trotsky, Guilbeaux et Humbert-Droz devant le Kremlin.

Le sort de Gorguloff

PRÈS l'assassinat du Président Doumer, le peuple français, indigné, réclamait vengeance. Or en France, comme dans toutes les nations civilisées, il n'y a pas place pour la vengeance. Il n'y a place que pour la Justice. La Justice qui a condamné à mort Paul Gorguloff n'a été entachée d'aucune tare, d'aucune irrégularité. Dans ces conditions, messieurs, je vous demande de rejeter le pourvoi.

Ainsi s'exprimait, l'autre

jour, le Procureur Matter, dans cette solennelle Chambre criminelle de la Cour de Cassation, que l'on considère justement au Palais comme le temple sacré du Droit.

La Cour d'Assises était déjà bien loin ! Le cas de Gorguloff apparaissait ici dépouillé, expurgé de l'éclat des causes célèbres.

Il ne s'agissait que de discuter des deux moyens invoqués par la défense pour soutenir le pourvoi de Gorguloff : vice dans la constitution de la Cour, d'une part ; abolition de

la peine de mort pour un crime politique, d'autre part.

Mais aucun de ces moyens ne fut retenu par la Cour de Cassation, qui accepta les conclusions du rapporteur : « L'attentat contre le Président de la République ne peut être considéré comme crime politique, le chef de l'Etat étant un citoyen comme les autres ».

Gorguloff voit donc son pourvoi rejeté.

Il ne reste que la grâce présidentielle.

Mais peut-elle lui être accordée ?

LES CHEFS-D'ŒUVRE DU ROMAN D'AVENTURES



7^{fr.}
50





En trois bonds souples, la gitane rejoignit sa rivale dans cette courrette.



Francesca lave sa robe et ses souliers éclaboussés du sang de sa victime.



La meurtrière part en voiture cellulaire pour la prison Chave, à Marseille.

Marseille (de notre correspondant particulier).

Une femme était debout, appuyée contre le mur du commissariat de police, et elle riait. Ses mains et ses bras étaient tachés de sang. Les agents, le commissaire et les journalistes l'entouraient; il y avait dans la pièce cet air d'affolement qui suit les crimes, et elle riait. Parfois, d'un geste machinal, elle relevait une des épaisses mèches de cheveux noirs et luisants qui lui tombait sur le front, ou bien elle ramassait autour de ses hanches sa grande jupe de soie jaune à mille plis. Un peu de sueur perlait sur son front couleur de pain grillé. Ses yeux grands ouverts ne voyaient pas les hommes qui l'entouraient. Elle regardait plus loin, plus haut, par-dessus la ville et par-dessus le passé.

■ ■ ■

C'était un soir, aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Les gitans arrivaient depuis la veille. De tous les coins du monde, pour la grande fête annuelle, les roulottes, les caravanes venaient se ranger les unes contre les autres dans l'herbe pelée et dans le sable. Les femmes déjà, mettaient les marmittes sur trois pierres assemblées, et les hommes nonchalants, aux longues moustaches cirées, ayant fini de donner à boire à leurs mulets maigres, s'asseyaient sur les brandards et pinçaient leurs guitares.

Francesca Rodriguez, qui n'avait rien à faire, se promenait entre les groupes. Elle avait seize ans et, parmi les tribus rassemblées là, aucune fille, peut-être, n'était plus parfaite. Sous le corsage de satinette noire, usé et déchiré, sous l'immense robe à rayures, on devinait un corps souple comme un roseau du Danube, une chair ferme comme les marbres d'Italie. Elle avait des yeux longs frangés de cils épais, la peau dorée, une rose jaune au coin de la bouche. Elle allait de foyer en foyer, les mains sur les hanches, en fredonnant une mélodie de son pays, le pays des lointaines Carpathes. Elle l'avait quitté si jeune qu'elle n'en gardait qu'un souvenir confus de montagnes bleues et d'hommes à cheval qui galopèrent avec des cris sauvages.

Comme elle passait près de la roulotte d'une tribu qu'elle ne connaissait pas, un garçon, debout, le cou appuyé sur le dos d'un petit cheval, lui sourit. Francesca vit qu'il avait la bouche rouge, le visage droit et fin, la taille mince; tout le rythme de son corps était harmonieux. Il devait n'être guère plus âgé qu'elle. Alors, elle lui sourit aussi.

Sans un mot, le garçon quitta son mulet et se mit à marcher à côté d'elle. Il ne se dirent rien, mais ils dépassèrent les roulottes et se mirent à marcher sur la plage. La nuit était presque venue. Francesca sentait l'épaule du garçon qui frôlait son épaule. Sans se retourner, sans le regarder, elle demanda d'une voix basse et comme lassée:

— Comment t'appelles-tu ?

Il répondit qu'il s'appelait Blaz. En même temps, il prit la taille dans son bras, la renversa un peu, se pencha sur elle et se mit à lui manger sur la bouche la rose jaune qu'elle avait. Elle ouvrit les lèvres en gémissant. Un moment, leurs silhouettes unies restèrent debout dans le crépuscule, puis s'effondrèrent sur le sable sans se séparer.

Le lendemain, ils allèrent dire au vieux de la tribu qu'ils voulaient se marier, et on les maria.

Le temps passa. Ils eurent leur roulotte à eux, traînée par un mulet décharné et infatigable. Ils eurent des enfants: Carmen, Jean Maria. On les vit sur toutes les routes de Provence, du Languedoc et d'Espagne, tressant des paniers, vendant de la ferblanterie, heureux parce qu'ils étaient entourés de tout ce qu'il faut pour le bonheur des gitans: la route, la liberté, la poussière, les chansons et l'amour.

Dix ans passèrent. Ces derniers temps, ils s'installèrent dans une cabane près de Marseille, et c'est alors que le malheur entra chez eux.

Blaz connut une femme « blanche ». Une étrange femme « blanche », à la vérité. Ernestine Piovon, une Italienne, jeune, était arrivée de Turin en France pour s'y faire soigner et avait toujours mené une existence rangée. Elle habitait chez des amis, 62, boulevard Bompard, dans une teinturerie à l'enseigne de « La Mascotte ». Comment Ernestine Piovon rencontra-t-elle Blaz ? Personne ne le sait. Pourquoi l'Italienne, sage et presque timide, aimait-elle le Bohémien aux cheveux en broussaille et aux vêtements déchirés ? Ce sont des mystères qu'on n'explique pas. Toujours est-il que Blaz s'attacha assez à elle pour négliger bientôt sa roulotte et les siens. Sous des prétextes divers, et bientôt sans prétexte, il se mit à rentrer tard la nuit, puis à ne plus rentrer du tout.

Il y a des centaines de milliers de femmes, par le monde, qui subissent la même infortune et ne s'en plaignent pas, ou peu. Mais il n'y a pas une seule gitane qui le supporte. Francesca, dès qu'elle se sut trompée, savait qu'elle se vengerait.

Elle ne chercha même pas de rivale parmi les autres femmes de la tribu. Les Bohémiens, quand ils trahissent, ne trahissent jamais avec une femme de leur race. C'est toujours la « blanche » qui les a tentés. Francesca suivit son mari, ou le fit suivre, et connut ainsi l'existence et le péché d'Ernestine Piovon.

Alors, tranquille, elle alla voir cette femme et, sans se mettre en colère, lui dit :

— Je suis Francesca Rodriguez, la femme de Blaz. Vous m'avez pris mon mari, il faut que vous me le rendiez.

L'autre femme redressa la tête.

— Et si je refuse ?

Francesca sourit, sûre de sa force :

— Alors, je vous tuerai. Choisissez entre mon mari et votre vie.

Ernestine Piovon regarda Francesca, vit sans doute la mort dans les larges yeux calmes de la Bohémienne, baissa la tête et dit, rageuse :

— Reprenez-le.

Francesca avait compté sans la passion de Blaz pour la fille des roumis. Ce fut lui qui ne voulut pas rompre. Il parut se ranger pendant quelques jours, puis reprit ses sorties nocturnes. Un soir, il ne rentra pas pour le dîner. Francesca soigna elle-même les bêtes, battit les enfants sans raison, comme d'habi-

tude, pour les plier à la juste discipline des gitans, et se coucha. Quand elle se réveilla, au jour, Blaz n'était pas rentré.

A partir de cette seconde, la mort d'Ernestine Piovon était décidée. Vers cinq heures, le soir, elle s'achemina de son pas égal vers la ville, arriva à la teinturerie et, tout naturellement, demanda Ernestine. Ce fut une vieille femme qui la reçut :

— Ernestine n'est pas là, mais elle va rentrer d'un moment à l'autre.

La gitane s'assit et attendit la condamnée à mort, paisible, en buvant du café avec la vieille femme. Dans sa large manche, contre son avant-bras, elle tenait un rasoir ouvert.

Ernestine Piovon rentra et, dans la femme noire, aux vêtements bariolés, qui se leva dans l'ombre, elle reconnut la femme de Blaz.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? dit-elle durement.

— Mon mari.

Mais, cette fois, la femme « blanche » se sentait plus forte de l'amour que le gitan lui avait confirmé. Elle ricana :

— Votre mari, je le garde, et, comme je pars demain pour Turin, j'ai grande envie de l'emmener avec moi.

Alors, le sens de la mort passa dans la petite boutique et Francesca sortit son rasoir. La fille des roumis s'enfuit en criant, mais, en trois bonds souples, la gitane fut sur elle, la rejoignit dans une petite courrette, derrière la boutique, la saisit à la nuque et frappa.

Le commissaire achève l'interrogatoire et elle sourit toujours. Elle sait qu'Ernestine n'est pas morte, mais elle sait aussi qu'elle hurle, défigurée, sur un lit d'hôpital. Les roumis la garderont en prison, mais la femme « blanche » ne pourra jamais être aimée d'un autre homme, et Blaz couchera seul, ce soir.

Jean CASTELLANO.

C'était la fête des gitans aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Les petits dansaient des rondes. Un beau garçon sourit à Francesca (ci-contre à droite).

AMOUR DE GITANE



Le temps passa. Ils achetèrent une roulotte et ils eurent des enfants: Carmen et Jean-Maria.



LE VAGABOND

Saint-Brieuc (de notre envoyé spécial).

L'HOMME inquiétant ne rôdait plus dans le village. Il y avait trois jours qu'on n'avait pas revu le vagabond des mers...

Le soir tombait sur la campagne bretonne. Il était temps de rentrer. Le petit Bervet et sa sœur réunirent le troupeau éparé dans la prairie de Bordelias. Docilement, le bétail reprit le chemin du bourg de Saint-Jean-Kerdaniel.

Comme ils approchaient de la ferme de Runan-Dinzen, les enfants appelèrent :

— Hélène !

Hélène Jouan était une petite camarade de classe qui habitait avec sa mère la modeste bâtisse en pierres, aux fenêtres grillées, abritée en bordure d'un chemin défoncé, tout près d'une haie de chênes au feuillage maigre.

— Hélène !

Mais nul ne répondit. La maison était silencieuse. Aucune fumée ne montait au-dessus du toit de tuiles brunes.

Et, soudain, ce fut l'atroce vision. Le cadavre d'un homme entièrement nu gisait sur l'herbe, la gorge béante, sous un vol tourbillonnant de mouches brillantes.

Affolés, les petits Bervet s'enfuirent à toutes jambes, laissant à l'abandon le bétail qui s'égailla à travers les chemins creux.

Quelques instants plus tard, les gens du village se pressaient autour du mort.

— C'est Ange-Marie Jouan, dit quelqu'un. On lui a coupé la gorge à coups de rasoir.

En effet, le marin Ange-Marie Jouan revenu de Caen, trois jours auparavant, avait trouvé près de la maison familiale, une conclusion tragique à sa vie de vagabond des mers.

L'ombre croissait. Une fenêtre s'alluma dans la façade sombre de la maison de Runan-Dinzen.

— Il faut aller prévenir Maria qu'on a trouvé son homme assassiné, proposa un voisin.

Un petit groupe se rendit à la ferme. Maria Jouan les reçut à l'étable où elle était en train de traire sa chèvre. Elle n'eut ni pleurs, ni regret. Calmement, elle affirma :

— Il n'a pas été assassiné. Il s'est suicidé. D'ailleurs il me l'avait dit.

Invitée à venir reconnaître le corps de son mari, elle se raidit et, de la tête, fit un geste de refus. Et, comme si rien ne s'était passé, elle se remit à son travail. Seules, ses épaules voûtées, ses yeux inquiets révélaient l'émotion qui l'agitait.

Il faisait tout à fait nuit quand la gendarmerie de Châtelaudren arriva pour faire les constatations. Aussitôt, ils interrogèrent la femme :

— Que me voulez-vous ? Je n'y suis pour rien. Il s'est suicidé.

— Suicidé ! Et comment expliquez-vous que le cadavre ait été déshabillé et entièrement lavé, après le crime ? Les vêtements découverts à proximité du corps sont imprégnés de sang. Le cadavre n'a pas une seule tache sur la peau.

— Je n'en sais rien, répète la veuve.

Elle branle la tête sans répit, son regard se perd dans la nuit qui vient affleurer la fenêtre aux lourds barreaux de fer. Elle aperçoit une faible lueur dans l'obscurité. Elle devine que, penché sur le corps de celui qui fut son mari, le médecin cherche les preuves du crime ou du suicide.

— Il m'avait dit qu'il voulait se suicider ! répète-t-elle sans cesse.

— Pourquoi ?

Dans un coin de la pièce, assise à terre, la petite Hélène, les yeux brillants de fièvre dans son visage mince et pâle, les dents serrées, regarde ce combat inhumain entre la ruse et la justice.

— Il était revenu lundi de Caen, reprend la femme de sa voix monotone et lasse. Je ne voulais plus le recevoir ici. Il ne travaillait pas et nous battait : « Je me tuerai devant ta porte », a-t-il dit.

Elle s'est tue soudain, les yeux durs, et n'a pas pu cacher un mouvement de nervosité. Le gendarme s'est levé. Il est allé jusqu'au seuil. Il sent que, derrière lui, des yeux épiant anxieusement ses gestes. Là, près du mur, il y a un peu de fougères étendues sur le sol. Le policier soulève les feuilles dentelées. Une tache sombre apparaît :

— D'où vient cette tache de sang ? interroge-t-il soudain en se retournant.

— Je ne sais pas.

La paysanne s'est ressaisie. Les questions pleuvent maintenant en avalanche serrée.

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Je suis innocente... Je suis innocente...

La monotone litanie se poursuit tard dans la nuit. Minuit... Une heure...

— Je suis innocente...

Le vagabond.

Ils sont sortis. Quelles que soient ses pensées, un policier doit les taire. Les gendarmes se sont

Quand on le licencia, Ange-Marie Jouan (à gauche), qu'avait toujours fasciné l'attraction du grand large, retourna tristement entre ses mains calleuses le certificat élogieux qu'on venait de lui remettre.

égaillés dans le pays. Le parquet de Guingamp a été alerté. Bientôt, le vrai visage d'Ange-Marie Jouan s'est dégagé de l'atmosphère trouble du drame...

Et tout un passé a surgi. L'aventure du vagabond des mers s'est dessinée en traits rapides.

Crime ? Suicide ? L'homme a été assassiné, ont affirmé les médecins-légistes. Pourquoi donc aurait-il mérité la mort ? On en a cherché l'explication dans sa vie.

■ ■ ■

On m'a longuement parlé de lui à Saint-Jean Kerdaniel, petit village situé en marge de la route de Guingamp à Saint-Brieuc. Dans l'ombre du clocher, piqué au-dessus d'un cimetière étroit et verdoyant, les estaminets ouvrent leurs portes. Autour des bolées de cidre, les paysans discutent de l'affaire.

— C'était un rude gars que cet Ange-Marie Jouan, m'a dit l'un d'eux. Haut de taille, large d'épaules, il cachait sous des dehors de brute une âme puérile et douce. Trop douce, même, et, plus d'une fois, sous les injures et les reproches de sa femme, il faisait figure d'un pauvre chien battu.

« Il aurait pu, comme son père, cultiver la petite propriété de Tréguidel. Mais c'était la mer qui l'attirait. Nous sommes des terriens, nous autres, mais nous comprenons cela. Lorsque la brume de la haute marée envahit la campagne, elle apporte avec elle un parfum de là-bas, auquel il est difficile de résister.

« J'ai beaucoup connu le père Jouan. Lorsque son fils lui parla de prendre la mer, il ne dit pas non. Il l'accompagna lui-même à Paimpol pour le recommander à un patron de pêche de ses amis. Et le nouveau marin fit bientôt son voyage à Terre-Neuve... Puis, ce fut le service militaire. Il partit dans la marine de guerre. Son temps accompli, il prit de nouveau un engagement à bord d'un navire qui faisait le trafic jusqu'à Oslo ».

Les paysans de Saint-Jean s'étaient groupés autour de notre table. Ils échangeaient maintenant des souvenirs. La figure haute en couleurs du jeune marin se précisait peu à peu et prenait de l'ampleur.

C'est au cours d'une fête au bourg Saint-Jean qu'il connut Maria Harscouet. Elle était petite de taille, jolie de visage. Quoique ayant trois ans de plus qu'Ange-Marie, elle paraissait plus jeune. Les voyages, le hâle du grand large lui avaient déjà modelé un visage d'homme énergique.

Elle n'était qu'une enfant lorsqu'il l'avait quittée. Il la retrouvait femme. Il s'en éprit.

Quelques mois plus tard, Ange-Marie Jouan épousait Maria Harscouet. Il vint s'établir avec elle à la ferme de Runan-Dinzen et tous deux vécurent des jours d'amour et de gaieté. Pourtant, Maria remarquait que son mari devenait mélancolique.

— Tu n'es pas heureux ? demanda-t-elle.

Le grand gars ne répondait rien, mais son regard se fixait sur un horizon lointain. Et les jours passaient. Maintenant, Jouan prétextait des voyages d'affaires pour se rendre à Saint-Brieuc ou à Paimpol.

Un soir, le drame éclata. Assis devant la ferme, les deux époux goûtaient la paix du crépuscule. Après un long silence qui présageait bien des choses, Ange-Marie attaqua :

— Maria ! Il faut que je reparte. La vie de terrien n'est pas faite pour moi. J'ai besoin de la vie du bord, de l'air de la mer, du bruit du port.

Maria pleura, supplia, parla d'amour. Inutilement :

— Reste, gémissait-elle, nous cultiverons ensemble notre petite terre. Nous serons si heureux.

— Non, il faut que je parte. Je t'aimerai toujours ; mais, ici, la vie est impossible pour moi. Je sens que je ne résisterai pas.

La femme tenta l'argument suprême :

— Et l'enfant, Ange ?... Je suis enceinte !

L'homme pâlit. Il resta un moment silencieux. Le coup avait porté. Mais, se ressaisissant :

— Quand le moment de la naissance sera venu tu m'écriras, je reviendrai. Mais je ne puis pas retarder mon départ. J'ai signé aujourd'hui un engagement à l'inscription maritime.

Et, pour prouver la véracité de ses dires, il tira de sa poche sa feuille de route.

Ils employèrent le reste de la soirée à faire les bagages. On tira de l'armoire la valise de toile grise et la musette qui avaient déjà été

utilisées lors du premier départ. Maria y rangea soigneusement les mouchoirs de couleur, chemises chaudes, les chaussettes de laine cotées par elle. Elle pleurait.

Puis, ce fut la dernière nuit. Lorsque l'apparut, l'homme se leva. Sur le seuil de la maison, les deux époux s'étreignirent une dernière fois. Maria suivit des yeux la puissante silhouette. Celle-ci disparut dans un chemin creux. Elle entendit encore pendant quelques secondes le bruit des pas sur la route sonnant. Puis ce fut le silence.

Le front posé contre la porte, Maria pleura longtemps le départ du vagabond.

A travers le monde.

Pendant plus de dix ans, Ange-Marie bougea dans tous les coins du monde. Il parlait vent de sa femme à ses camarades. A chaque escale, son premier soin était de lui écrire, pour naissance du petit.

Ange-Marie Jouan fut triste, ce soir-là. Quelques semaines plus tard, il obtenait congé et, tout joyeux, revenait au village. jour, sa haute silhouette se dessina dans la brasure de la porte :

— Ange-Marie !

Un cri jaillit du fond de la chambre. La jeune femme se jeta dans les bras du marin. Les yeux de l'homme parcoururent la chambre. Il revit avec joie les lits aux rideaux à fleurs, les vives, étagères leurs architectures de marteaux d'éclatons épais, les immenses armoires ferrures brillantes dressant leurs masses imposantes, la haute cheminée de pierre où, par les images de piété et les souvenirs de voyages, sa photographie occupait la place d'honneur dans un coin, un berceau frêle où vagissait le nouveau-né.

Les jours suivirent. Ange-Marie racontait ses aventures. Maria parlait de l'exploitation de la ferme.

— J'admire, disait en riant le marin, la nière dont tu mènes ton affaire.

— Il faut défendre son bien, ripostait la femme.

Et, déjà, sa voix avait cette apreté de ceux qui font, de la richesse, le but de leur vie.

Maria avait espéré que son mari resterait à la maison, retenu par la présence de l'enfant. L'expiration du congé approchait. Chacun des deux époux voyait approcher l'instant de la paration, mais nul n'en parlait.

Enfin, un soir, Ange-Marie dit :

— Il faudra faire mes valises. Je pars demain matin.

Au lever du jour, le marin embrassa son enfant, prit sa femme dans ses bras, puis partit à un joyeux cri d'adieu.

Maria ne pleura pas, cette fois. Elle avait l'habitude d'être seule. Maintenant, à l'expiration d'amour, son fils et sa terre lui tenaient lieu de raisons de vivre.

Le retour du vagabond.

Ange-Marie connaissait tous les ports du monde. Il avait fréquenté tous les bars chauds des escales. Il y oubliait ceux qu'il avait laissés en Bretagne.

— Je suis un matelot, disait-il parfois. La vie, c'est la mer. La maison familiale est si loin. Le monde est si vaste et il y a tant de femmes dans les ports.

Des cartes postales lui annonçaient la naissance de deux enfants : Marie-Thérèse et Hélène. Les lettres, de part et d'autre, devenaient plus rares :

On découvrit le malheureux à 15 mètres de la maison, la gorge tranchée par son propre rasoir.

Je certifie avoir employé Ange Jouan à divers travaux et de sa propre volonté. N'ayant plus d'occupation pour lui c'est la seule raison pour laquelle il me quitte.

M. Riello. Rue du Moulin à Caen

Caen le 5 Août 1932

T. Riello

DES MERS

— Ma femme, disait-il, ne m'écrit que pour me faire des reproches : je ne lui envoie pas assez d'argent ! Elle ne me parle que des questions d'intérêt !...
Il cessa bientôt de répondre aux lettres de Maria.

Il n'avait pas la passion de l'argent. Lorsqu'il tirait une bordée dans les ports d'escales, il regagnait le bord, titubant d'ivresse, et les poches vides.

Puis ce fut la crise. Marie-Ange fut licenciée. Le long des quais, les lourds cargos étaient vides et morts. Les docks étaient déserts.

— Bah ! Je vais rentrer au pays, se dit-il. Ils auront bien un morceau de pain pour moi.

Il annonça son retour par une carte. On l'accueillit gentiment, mais sans grand élan. Il retrouva son fils, un garçon de vingt ans, que sa petite taille et son aspect malingre avaient fait reformer. Il voulut prendre la direction de la ferme.

— Jamais ! s'écria Maria.
Elle s'était redressée. Ce n'était plus la jeune femme aimante d'autrefois, mais une petite vieille, âpre au gain.

— C'est moi qui, jusqu'à présent, ai conduit la maison. C'est moi seule qui, jusqu'à présent, ai nourri mes enfants. Tu es un marin, reste-le. Je suis une paysanne. C'est à moi de diriger la propriété.

Ce fut la déclaration de guerre entre les deux époux. Sans cesse, des querelles éclataient. Ils possédaient tous deux un caractère entier qui ne pouvaient s'accorder.

— Puisque je ne puis travailler ici, en maître, déclara-t-il, j'irai voir le maire, Monsieur de Guébriant. Il me donnera du travail.

Il fit comme il avait dit. On construisait des routes dans le village. Il alla s'engager comme manœuvre.

Une haine féroce était née entre les deux époux. Des scènes de ménage éclataient quotidiennement.

— C'est moi qui te nourris, hurlait Maria. Tu devrais rougir de honte.

Les enfants baissaient la tête sur leur soupe, car ils savaient bien que tout cela finirait pour eux par des taloches.

Maintenant, il rentrait le moins possible à la maison. Il allait chaque jour à l'estaminet où il s'enivrait.

— C'était le seul endroit, me disait un cultivateur du bourg Saint-Jean, où il pouvait parler de la mer, raconter ses souvenirs de marin. Chez lui, il ne pouvait parler de cela sans déclencher des querelles.

Un matin — c'était le 22 mai dernier — n'en pouvant plus, il tira de l'armoire sa valise, y passa du linge, des papiers, des souvenirs personnels.

— Où vas-tu ? demanda Maria.

L'homme fit un geste vague :

— Là-bas, vers Lorient, voir si l'on peut s'employer encore. Je ne peux plus vivre ici. Je m'étouffe.

La femme le laissa partir.

Le vagabond des mers, repris par la nostalgie des horizons lointains, s'en allait...

Le 3 août, Ange-Marie sortit du bureau d'une société de transports maritimes. Il retournait entre ses doigts calleux le certificat élogieux qu'on venait de lui remettre.

— Il n'y a plus de travail pour vous, Jouan, avait dit l'officier de l'inscription. Nous le regrettons, car vous étiez un excellent marin.

D'un pas lourd, il marcha longuement à travers les vieux quartiers de Caen. Il entra dans un petit bar, tout bourdonnant de mouches, demanda du papier et écrivit à sa femme ; il la suppliait de le recevoir. Il se trouvait sans travail. Il se sentait las de cette vie d'errant.

J'attends une réponse favorable, disait-il en terminant. Si elle n'est pas telle que je le désire, je me suiciderai en me jetant dans le bassin de Caen.

Deux jours après, il recevait la réponse. Elle était brève et brutale : « Inutile de revenir. Je ne te recevrai pas ! »

Pourtant, il revint à Saint-Jean-Rerdaniel. Lentement, il gagna la ferme de Runan-Dinzen. La porte était close. Il déposa sa valise et sa mallette au coin de la maison et s'assit sur la terre du seuil pour attendre le retour de Maria.

— Va-t-en ! lui cria celle-ci du plus loin qu'elle l'aperçut. Je ne veux plus de toi. Je te hais ! Je suis allée voir M. de Guébriant. Je veux me séparer de toi, divorcer.

Ange-Marie voulut supplier. Vainement. Il se leva et partit à travers champs.

Comme la porte était close, il posa ses bagages sur une planche au coin de la maison.

Dans la soirée, il était de retour. La porte était verrouillée. Par la fenêtre garnie d'épais barreaux, il vit sa fillette, Hélène, feuilletant un livre d'images, tandis que sa mère vaquait aux soins du ménage. Une scène atroce se déroula. Les répliques s'échangeaient entre les barreaux de fer :

— Laisse-moi rentrer, Maria !

— Non ! Va-t-en !

— Je cultiverai la terre. Je vais pouvoir toucher ma retraite, maintenant. J'ai cumulé mes 150 mois de navigation et, depuis le 7 août, j'ai cinquante et un ans.

— Va-t-en !

— Souviens-toi de notre amour de jadis. Nous nous sommes aimés.

La femme haussa les épaules et partit d'un éclat de rire. Puis, méprisante :

— Va-t-en ! dit-elle simplement.

L'homme s'éloigna. Des heures et des heures, il rôda autour de la maison. On avait fermé les fenêtres. Bientôt, la lumière de la lampe qui trouait l'obscurité s'éteignit. Ange-Marie se sentit seul, sans famille, sans abri.

La fatigue lui coupait les jambes. Il n'avait rien mangé. Il se laissa tomber à terre, sur un lit de fougères :

— Comme un chemineau, pensa-t-il.

Puis, vaincu par la fatigue, par la faim et par le chagrin, le vagabond des mers s'endormit.

Le mercredi, on vit le malheureux errer de porte en porte, quémandant ici un morceau de pain, là une bolée de cidre. Le soir, il revint à la maison, supplia qu'on le reçût :

— Non ! Tu n'entreras pas, s'obstinait Maria.

Une scène terrible éclata.

— Donne-moi mes papiers, alors. Puisque je n'ai plus de maison, je pars.

A travers les barreaux de la fenêtre, la femme tendit au marin ce qu'il lui demandait.

Trois jours plus tard, on découvrait son cadavre, allongé à quinze mètres de la maison. Le malheureux avait eu la gorge tranchée.

L'énigme de Runan-Dinzen.

— C'est vous qui avez tué Ange-Marie, déclarait à Maria Jouan le gendarme qui l'interrogeait.

— Non ! Je jure que je suis innocente, clamait celle-ci.

On fouilla la maison. Rien de suspect. On interrogea, dans les champs d'avoine où il travaillait, Jean-Baptiste Jouan. Celui-ci secoua énergiquement sa petite tête brutale, le front plissé d'obstination, le regard impénétrable.

— Mon père s'est suicidé !

— Soit ! Mais alors vous avez lavé le cadavre. Pourquoi ?

— Nous ne savons rien. Depuis mercredi soir, nous n'avons pas revu le père !

Le médecin-légiste est venu faire l'autopsie. Pour cette funèbre opération, on a utilisé la table familiale des Jouan, devant laquelle le pauvre marin n'avait plus le droit de s'asseoir.

— Il nous faudrait un drap, Madame Jouan.

La fermière hésita avant de tirer de l'armoire l'un de ces draps de toile épaisse réservé au lit d'où Ange-Marie avait été chassé.

Mais elle refusa de contempler une dernière fois le visage de celui qui avait rêvé de trouver près d'elle un havre pour sa vieillesse, elle refusa de lui donner le baiser de la paix, et de recevoir dans sa maison le cercueil de celui qui, légalement, en était le maître.

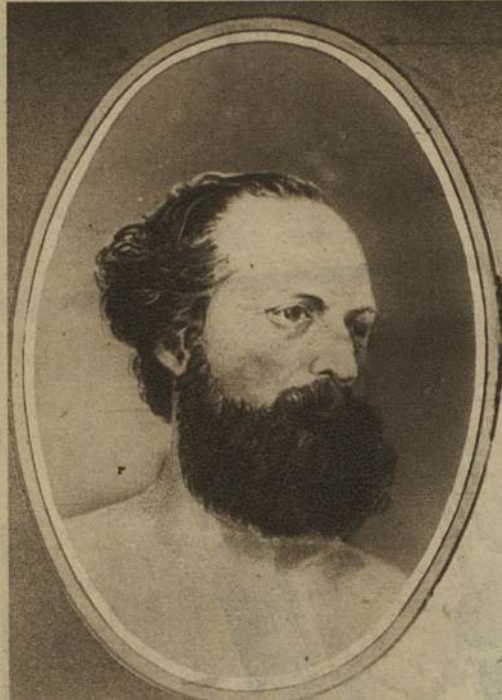
Et c'est au dépôt de la cimetière que le vagabond des mers fut déposé, en attendant le matin funèbre de l'enfouissement.

Un tertre jaune, sans croix ; une tombe sans nom, sans date, sans fleurs ; une tombe comme pour un chemineau qui meurt au coin d'une route, que nul ne connaît, que nul ne regrette.

Étienne HERVIER.

Tous les habitants de la ferme de Runan-Dinzen, jusqu'à la petite Hélène, la dernière née du ménage, furent minutieusement interrogés.

Marie-Ange repartit. La mère Jouan, sur le pas de sa porte, et son fils, contre la barrière de l'enclos, durement, regardaient s'éloigner l'intrus.



Un grand gaillard aux traits pleins de noblesse, à la barbe noire et touffue, au front haut et large : Felice Orsini.

IV. — De la patrie à l'anarchie (1)

Quand on voulait parler, vers 1841, en Italie, d'une entreprise folle, aussi dangereuse qu'inutile, on disait : — C'est une orsinata.

Et, tout de suite, les patriotes italiens, les conspirateurs républicains, les carbonari évoquaient un des leurs, un grand gaillard aux traits pleins de noblesse, à la barbe longue, touffue et noire, aux noirs cheveux de jais, au front haut et large, aux yeux petits, mais de grand éclat : Felice Orsini...

...Le même que saisi, sanglant dans une chambre d'hôtel, alors que Paris tremblait encore du bruit de ses bombes, les policiers de Napoléon III.

La vie tumultueuse de cet étrange et séduisant républicain semble d'elle-même une permanente explosion. A vingt ans, Felice Orsini fait déjà partie d'un groupement de Carbonari, d'une Vente. Il se bat plus tard avec les troupes du Pape. Des troubles éclatent en Toscane ? Il y court. A Rome ? Il est là. A Vienne ? Il s'échappe de prison pour y participer. On l'enferme dans la prison de Mantoue. Grâce à une femme (Orsini est bel homme), il s'échappe encore. Et le voici en Angleterre, où, en compagnie d'émigrés italiens, il cultive au café sa haine de l'Autriche, souveraine de l'Italie, et sa haine des tyrans.

Qui croirait que, parmi ceux-ci, Felice Orsini place l'Empereur des Français, Napoléon III ? Il n'a pas oublié que, dans sa jeunesse, le prince Louis Bonaparte, fut carbonari, qu'il avait alors promis de lutter pour la liberté des peuples et la délivrance de l'Italie. Où sont aujourd'hui ces promesses ? pense avec rage Orsini, qui voit l'Italie toujours esclave et Napoléon, Empereur, insoucieux du sort des peuples. Orsini va lui rafraîchir la mémoire, et puis il s'ennuie... Il y a longtemps qu'il n'a pas conspiré. « C'était devenu en moi une manie », dira-t-il plus tard.

...Tous les jours, donc, un beau cavalier sur un cheval bai-brun se promenait au bois de Boulogne, dans les allées où passait la famille impériale ; parfois, les yeux du cavalier rencontraient le visage du Bonaparte et le regard prenait alors une étrange ardeur.

Le beau cavalier, c'est l'honorable sir Thomas Allsop, négociant en bière et demeurant 10, rue du Mont-Thabor... Si quelqu'un avait pu pénétrer dans la chambre de l'honorable négociant, un soir, il aurait pu voir, gentiment rangées sur le lit, cinq étranges boules de métal brillant, mystérieux échantillons.

En ce soir de janvier 1858, l'Empereur et l'Impératrice Eugénie se rendaient à l'Opéra (quel rôle étrange joue dans l'histoire des républicains l'Opéra de Paris, sorte de rendez-vous permanent, de repère pour tous ceux qui chassent gibier royal !...). Le landau, précédé des beaux lanciers blancs de la garde, s'engage dans la rue Lepeletier. Acclamations, tambours qui battent aux champs.

Dans la foule, il y a sir Thomas Allsop, un « échantillon » à la main : c'est Orsini et sa bombe ; il y a ses complices, Gomez et Rudio, chacun une bombe dans la main. Le landau approche.

— Va ! chuchote Orsini.

Ah ! quelle terrible canonnade ! Quels cris ! Quelle panique ! Le gaz s'éteint, les bêtes tombent, les vitres font une pluie coupante et brisante, les chevaux des lanciers se cabrent sur la foule. On glisse dans la boue, parmi les corps, le sang. Deux cents victimes, dont déjà douze morts.

En quelques heures, la police, grâce à l'arrestation opérée avant l'attentat d'un complice, Pieri, la police avait retrouvé Orsini, Gomez et Rudio.

L'étrange, le mystérieux assassin que cet Orsini ! Son acte devait profondément troubler l'Empereur et peut-être l'amener plus tard à participer activement à l'indépendance italienne. En effet, coup de théâtre au procès : le défenseur, Jules Favre, lut une lettre d'Orsini à l'Empereur, où le républicain assurait Napoléon III de son respect et l'adjurait avec

TUEURS DE ROIS

noblesse d'aider à la liberté de son pays. Lettre écrite peut-être en collaboration avec l'Empereur lui-même... Il n'en fallut pas plus pour déclencher une véritable orsinomanie. Les républicains criaient au martyr, les femmes tombaient amoureuses de ce beau garçon, l'Impératrice elle-même n'était pas insensible aux charmes du grand Italien aux cheveux bouclés et au teint mat. On demandait sa grâce. Napoléon se serait laissé fléchir et se sentait à nouveau attiré vers les rêves de sa jeunesse, vers la cause italienne. Son entourage lui fit comprendre que la clémence serait un acte de faiblesse envers le parti républicain qui ne désarmait pas.

Qu'avait donc voulu faire Orsini ? Il le dit au procès.

— Je pensais que la mort de Napoléon III amènerait une révolution en France et, par contre-coup, en Italie.

Toujours cette folle idée du régicide que son acte peut sauver le monde. Ainsi le sinistre Gorguloff voulait-il « déclencher une guerre entre la France et la Russie ».

Mais, certes, le bel Orsini avait une autre allure. Il mourut en « républicain », sûr de sa foi. Buvant le dernier verre de rhum, il dit, avec sa grâce de dandy, au directeur :

livrer sa tête au bourreau, il cria seulement d'une voix claire :

— Viva l'Italia ! Viva la Francia !

Et voici les anarchistes

Dieu, Liberté, Peuple, Patrie.
Peuple, Misère, Anarchie...

L'Italie, pays de grande population, de grouillement humain et de misère donna à la lignée des régicides et des anarchistes un grand nombre de « types ». En raison du climat, du tempérament, des conditions économiques, le grand psychiatre italien Lombroso voit dans l'Italie une « terre d'élection » de l'homicide politique. Rappelons seulement Bresci, tueur du roi Humbert I^{er}, Caserio, assassin du Président Carnot, et ce sombre Lucheni, qui tua l'Impératrice Elisabeth d'Autriche.

Ces Italiens, tueurs de rois, ils ont tous sur leurs visages les stigmates de la misère, les crispations de la rage, les sillons des longues nuits hagardes, où passent les visions sanglantes. Pour Lombroso, Lucheni est le type du meurtrier épileptique et d'hérédité alcoolique.

Passante était un mystique religieux, qui attendait à la vie du roi d'Italie, Humbert I^{er}. Gaetano Bresci qui réussit à tuer Humbert I^{er} était un anarchiste rudimentaire du type de Lucheni. Celui-là rentrait d'Amérique. Comment l'idée de tuer le roi d'Italie lui était-elle



Le roi Humbert I^{er} d'Italie fut le point de mire de plusieurs anarchistes, et l'un d'eux, Bresci, réussit à le tuer.

Un automne de l'année 1898, au bord du lac de Genève. Les mouettes volent avec des cris adoucis au-dessus des eaux bleues. Blanc et luisant, le bateau *Le Genève* attend au débarcadère une illustre voyageuse, Elisabeth d'Autriche, pour la conduire à Territet. De temps à autre, un cri plaintif de sirène trouble la paix ensoleillée du lac bleu cerné de montagnes. Tout est calme et tiédeur automnale.

La voici, élégante et mince dame aux traits doux et tristes, accompagnée d'une amie. Elle marche sans se presser le long du trottoir qui longe le lac, tenant sur son épaule une ombrelle ouverte.

Derrière elle, deux détectives en civil. Elisabeth est à Genève incognito, mais on garde toujours et partout les têtes couronnées. C'est la règle. Que ne l'a-t-on gardée de plus près !

Soudain, une forme noire s'interpose entre elle et la blancheur du quai, le bleu du lac, l'éclat du soleil, quelque chose qui s'approche en courant, une tête qui passe sous l'ombrelle, les yeux ardents qui la fixent et ce grand choc qu'elle ressent, comme un coup de poing en pleine poitrine.

Elle avance encore quelques pas, la douce Impératrice ; elle franchit la passerelle du bateau, qui lève l'ancre ; on l'étend sur une chaise longue. Elle murmure seulement :

— Que m'est-il arrivé ?

Mais, soudain, panique. L'Impératrice suffoque ; on délace son corset. Un grand cri de la comtesse Szaray, sa suivante :

— Mon Dieu !... Capitaine, vite, retournons.

Le capitaine hésite :

— Mais c'est l'Impératrice d'Autriche.

A toute vapeur, le bateau retourne vers le quai. Quand on aborde, Elisabeth respiret encore. Pas pour longtemps. Avant d'être arrivée à la clinique, elle expirait, le poinçon de Lucheni ayant atteint le cœur.

Elisabeth agonise. Elisabeth est morte.

Déjà, des passants avaient arrêté l'assassin, après une poursuite mouvementée.

C'est un Italien misérable, Lucheni, un enfant de la poulieuse misère et de la fauve révolte. Un homme devenu enragé à la suite des nombreux malheurs, vrais ou faux, qu'il raconte. Il a tué, dit-il, pour « venger sa vie ». C'est le type même de l'ouvrier misérable, excité, exalté, avec des traits marqués de dégénérescence, des tares physiologiques. Il est orphelin de bonne heure, abandonné par tous. Il erre de ville en ville. Il est soldat docile, puis bon ouvrier. Mais il se bourse de lectures mal digérées, il lit tout. D'ailleurs, au procès, il fait volontiers des citations latines ; il se dit anarchiste, et a voulu tuer, au nom des pauvres, « un fainéant de riche ».

Son arme ? Un outil d'ouvrier, une grande lime triangulaire, une sorte de poinçon d'artisan.

Quand on l'arrête, il chantonne.

Quand il apprend la mort de sa victime, il jubile féroce :

— Ah, tant mieux !

Quand on le juge, il ricane :

— Si j'avais échoué, j'aurais recommencé.

Son avocat voulait le sauver en plaçant la folie, la maladie. L'accusé entra en fureur.

— Je ne veux pas qu'on dise ça ! Je n'ai jamais été malade.

La peine de mort n'existe pas en Suisse et l'anarchiste est condamné à la détention perpétuelle.

Durant des années, il va expier. C'est dit-on, un détenu à l'ordinaire doux et docile, mais que soulèvent de brusques accès de rage. Il veut lire, lire toujours. Et si, pour une pécadille, un jour on lui enlève provisoirement ce droit, il se précipite sur le directeur de la prison et hurle :

— Des livres, ou je tue !

Les années passent et la bête en cage devient sombre, de plus en plus rebelle. Il connaît plus souvent le cachot. Il veut briser les murs qui l'entourent, s'enfuir, reprendre à travers l'Italie sa course vagabonde. Il délire. S'évader ! Une seule évasion lui reste...

...Un matin, dans son cachot, on le trouve pendu.

(A suivre.)

Georges ALTMAN.



Quelle panique ! Les chevaux blancs attelés au landau se cabrent et tombent. Une femme saute par la portière. Les vitres font une pluie coupante. On glisse dans la boue et le sang : il y a deux cents victimes, dont déjà douze morts.

— A votre santé, monsieur, et à votre bonheur !

Son complice, Pieri, brutal et farouche, marchant avec lui vers l'échafaud, ne pouvait que répéter à voix rauque et haletante :

— Eh bien ! mon vieux ! Eh bien ! mon vieux !

Majestueux et méprisant, le bel Orsini lui disait :

— Calma, calma ! (Du calme, du calme !)

Ils avaient tous deux la grande chemise blanche et, sur la tête, le voile noir des paricides. Pieri murmurait farouchement :

— Pas peur... pas peur... Monte au calvaire...

Et, soudain, commença à gronder le refrain du chant des Girondins :

« Mourir pour la Patrie... »

Orsini, déjà, ne disait rien. Mais, avant de

venue ? Un jour de l'année 1900, dans l'atelier Patterson où il travaillait avec quelques camarades, on avait mis des noms dans un chapeau : Pessino — Humberto. Pessino, c'était le contremaitre, traître à la cause anarchiste ; Humberto, c'était le roi. Deux semaines plus tard, l'ouvrier Speradio tua le contremaitre. Trois semaines plus tard, l'ouvrier Bresci quitta sa femme et son enfant, s'embarqua pour l'Italie afin de tuer le roi. Il le joignit le 29 juillet dans la ville de Monza, perça la foule et déchargea trois fois son revolver contre lui. Au galop, la voiture royale s'échappa, mais le roi était mort.

Les premiers jours, Bresci ne voulut rien dire :

— Dormir, seulement dormir, balbutiait-il.

Puis il avoua qu'il était anarchiste. Il mourut en prison. Comme Lucheni, l'assassin d'Elisabeth, et qui reste un cas typique...



C'est un Italien misérable que ce Lucheni, un enfant de la misère poulieuse et de la fauve révolte. Un homme devenu enragé à la suite de nombreux malheurs, vrais ou faux, qu'il raconte, et qui prétend avoir voulu « venger sa vie ».

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 197.

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'Ecole Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 43.101 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C.A.P., Professorats.

Broch. 43.109 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 43.116 : Carrières administratives.

Broch. 43.118 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 43.126 : Emplois réservés.

Broch. 43.130 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 43.137 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 43.146 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 43.153 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 43.155 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 43.162 : Marine marchande.

Broch. 43.166 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 43.175 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 43.179 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucher, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chimisier, professorats).

Broch. 43.185 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 43.191 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 43.199 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'Ecole Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Ecrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour
40 FRS
PAR
MOIS
**CHRONOMETRE
"CO-RE"
DOUBLE BOITIER**

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne.

PLAQUE OR INALTÉRABLE

Livrée avec sa chaîne en plaqué or au prix de **480.**

Catalogue Général N°32 gratis sur demande
COMPTOIR RÉAUMUR, 78, rue Réaumur, Paris

Retenez chez
votre libraire
ce livre qui paraîtra
le 1^{er} Septembre



le journal
de la
célèbre
aviatrice Miss Earhart

MONTRE-BRACELET

POUR HOMMES

Marque **UTILIA**

en **PLAQUE OR LAMINÉ**

Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet

Garantie **5 Ans**

L'élégance de sa ligne CAM-BRÉE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

CRÉATION

et **MODÈLE**

Exclusif

MOUVEMENT

A ANCRE empierré de 15 Rubis. Balancier compensé, anti-magnétique, Ellipse spirale BRÉGUET Haute précision. Chiffres reliefs. Petit Cadran de Secondes. Bracelet cuir veau-velours d'un riche effet. Boîtier en plaqué or.

Indispensable à tous SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTREMAÎTRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que le MONTRE-BRACELET un **SUPERBE STYLO-MINE** en Argent Système Breveté indérégable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE

Envoyez m'adresser le **BRACELET-MONTRE** en **PLAQUE OR** laminé avec sa prime au prix de **295 frs** que je paierai à raison de **20 frs par mois**, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'expédition.

Nom et prénoms _____

Rue _____

Ville _____

Département _____

Signature _____

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande. — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X

LE CHRONOMÈTRE "UTILIA"

vous fera le Maître de l'heure

et vous aurez à la fois un Chronomètre de haute précision et un bijou d'une élégance supérieure.

Boîtier en **PLAQUE OR**,

Forme extra-plate

Invariable

Garanti 5 ans

15 à 16 MOIS DE CRÉDIT

20 fr. par mois



Diamètre de la montre 4 c. m. 1/2

Son MOUVEMENT

Avec échappement à ancre, ligne droite, double plateau, levées visibles et ellipses en rubis empierré de 15 rubis fins, balancier compensateur, véritable **Spiral Bréguet**, donne un réglage de haute précision insensible aux changements de position et aux variations de température. Il est accompagné de son **Bulletin de Marche et de Réglage** garantis et sort d'une des PREMIÈRES Manufactures d'Horlogeries Spécialisées.

IL EST GARANTI 10 ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques.

Son BOITIER

n'est pas en **Acier** qui blanchit et qui rouille. Il n'est pas en **Argent** qui jaunit et noircit. Il n'est pas en **Or**, car, en prix abordables, il serait trop mince, trop faible et incapable de se maintenir intact durant des années et en boîte solide et massive, il serait d'un prix trop élevé. **INALTÉRABLE** comme l'**OR**, aussi résistant qu'une boîte d'or de 1500 frs, il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'**Or** pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en **PLAQUE OR** laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2 fr. 50 le gramme, c'est-à-dire **10 FOIS PLUS** que l'**ARGENT**.

Livrable immédiatement aux conditions du Bulletin ci-dessous

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné, déclare acheter un **CHRONOMÈTRE "UTILIA"**, boîtier **PLAQUE OR** laminé, au prix de **315 frs** que je paierai **20 frs par mois**, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'expédition. Cette commande me donne droit à la Prime gratuite d'une **CHAÎNE** en plaqué or.

Nom et prénoms _____

Rue _____

Ville _____

Département _____

Signature _____

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande. — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à

L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X

MONTRE-Sauteuse

Plus de verre Plus d'aiguilles

75% des causes d'arrêt

absolument supprimées

La Montre la plus PRATIQUE pour l'HOMME ACTIF

LECTURE DIRECTE

Métal chromé 30 frs

Antimagnétique 35 frs

GARANTIE 10 ANS

Envoi contre remboursement.

USINES E.V. LYNDA

MORTEAU (près Besançon)

Dépôt à Paris : 75, rue Lafayette, 75

Vente directe du fabricant aux particuliers



100.000 clients par an — 20.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue franco gratuit.

Meinel & Herold, Klingenthal (Saxe) 633

SPORTIFS

Ce Chronographe en bracelet ou en montre de poche au choix, vous permet d'avoir l'heure exacte, de prendre le temps au 1/5^e de sec. Garanti 6 ans. Envoi contre remboursement

30.

Antimagnétique 35.

Prime à tout acheteur : un super

-be briquet semi-automatique, valeur commerciale : 20., ou bague or contrôlée.

Bracelet-montre, plaqué or ou argent : 30.

Fab. E.V. LYNDA - Morteau près Besançon

Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette

SEUL ET SANS ARMES

Vous serez invincible, si vous pratiquez le Jiu-Jitsu. Méthode secrète de lutte et de défense. La plus terrible des armes qui soient au monde. J'envoie ma brochure les "Secrets du Jiu-Jitsu" contre 2 fr. en timbres. V. Berthold, Rue Marguerite, 22, Lyon-Villeurbanne.

VOUS MAIGRIREZ

sûrement, sans danger, par simples frictions avec composé à base de plantes avec lequel j'ai perdu 6 livres et 6 cm. en 6 jours.

(Usage externe recommandé par corps médical) faisant maigrir visage, parties du corps ou corps entier. Ai fait vous faire connaître ma recette. Mme E. des ALBRETS, 5, rue Mondétour, Paris.

LA MALCHANCE

est vaincue par l'Astrologie

HOROSCOPE GRATUIT

La réputation du Professeur DJEMARO, Astrologue Scientifique, n'est plus à faire, ses conseils et révélations sont universellement appréciés, sa faculté de lire la vie humaine est surprenante, et les pouvoirs de son merveilleux talisman en métal radio-actif sont prodigieux.

Il a décidé, durant son séjour, en France, de venir en aide à ceux qui souffrent, de les guider dans la vie, d'être pour eux un ami sincère et prévoyant, d'améliorer leur destinée par sa clairvoyance et sa sagacité.

Vous qui avez des peines, des soucis, de la malchance, n'attendez pas qu'il soit trop tard, demandez l'esquisse de votre vie que vous recevrez, sous pli cacheté et discret.

Ecrivez-lui LISABLEMENT vos nom, prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle), DATE DE NAISSANCE exacte, adresse et, si vous voulez, joignez 2 fr. en timbres-poste pour frais d'écritures.

Professeur DJEMARO, service VM, 17, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).

AVIS

Le Détective ASHELBE

reçoit tous les jours

de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vous d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : J'AI MAIGRI EN 1 MOIS

DE 8 KILOGS

(sans rien absorber)

J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc.

Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce Journal à

Madame A. MIRANDE

75, Rue Lafayette, 75 - PARIS

VOTRE AVENIR vous sera dev. grâce à la mystère, et célèbre Voyante AUGUSTALES. Envoi. date nais., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédic. Fixe date évén., guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Ecrire à Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, à Lille (Nord).

M^{me} de THELES CELEBRE PAR SES PREDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7h. et p. cor. mandat 10 fr., d. nais. T. l. j. (lun. exc.) 74. r. Lourmel, 4^e ét. à dr. Métro : Beaugrenelle, Paris (15^e).

AVENIR Mme FR. BÉNARD, 46, rue Turbigo, Paris 3^e, voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1933, mois par mois. Facilité mariage d'apr. prénoms. De 2 à 6 h., même dimanches; et par corresp. (env. date nais. et mand. 20 fr. 50).

GRATIS CURE de 7 JOURS Désigner maladie, Tisanes du Rév. Père LOUIS-RENÉ. Boîte Postale 166 — NICE (A.-M.) (Joindre 3 francs en timbres pour frais généraux)

Concours France sans diplôme : 21 Novembre 1932. Age : 21 à 30 plus serv. mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les

CHEMINS de FER Traitements : 30.000 à 75.000 francs. Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

7 frs BONNE MONTRE heures lumineuses, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne. Garantie 6 ans... 7 frs Chronomètre antimagnétique... 14 frs Bracelet homme, cadran lumineux... 14 frs Bracelet dame, plaqué or ou argent... 25 frs Env. contre remboursement - Echange admis

Fabrique E.V. KOMLOR à Morteau près Besançon

7 fr. le CENT Copies d'ad. et gains suivis à CORRESPONDANTS 2 sex. p. lois. Étab. T. SERTIS, Lyon.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

INNOVATION

104, CHAMPS-ÉLYSÉES
vous présente



AMPLIOR
AMPLIFICATION INTÉGRALE
sans électricité et sans lampes
breveté dans le monde entier
démonstration permanente 104, Champs-Élysées

le nouveau
**PHONO
PORTATIF**
qui réalise l'

Le premier hebdomadaire des faits-divers

5^e Année - N° 200

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

25 Août 1939

DÉTECTIVE

Vagabond des mers



Combien d'années Maria Jouan a-t-elle attendu le mari prodigue, vieux rouleur des mers, qui a fini par venir tomber, un soir, mystérieusement égorgé, à quelques pas du seuil de sa maison ? (Lire, pages 12 et 13, le dramatique reportage de notre envoyé spécial Etienne Hervier.)

AU SOMMAIRE | Police de l'eau, par G. Strem. — Le moulin du remords, par Jean Blanchard. — Avec les évadés du bagne, par Marius Larique. — Les « camouflés », par M. Lecoq. — Le retour du proscrit, par M. S. — Amour de gitane, par J. Castellano. — Tueurs de rois, par G. Altman.